
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Journal

QUELQUES DOCUMENTS

RELATIFS A LA DISCIPLINE

ÉTABLIE PAR M. DARBY ET D'AUTRES FRÈRES

EN ANGLETERRE

VIS-A-VIS DE L'ASSEMBLÉE DE BETHESDA

AINSI QU'A SON APPLICATION AUX ASSEMBLÉES DE LA SUISSE

SUIVIS D'UN RAPPROCHEMENT

ENTRE

LES DOCTRINES DE M. DARBY ET CELLES DE M. NEWTON

(Se distribue et ne se vend pas)



NEUCHÂTEL

IMPRIMERIE DE JAMES ATTINGER

1863



CHERS FRÈRES,

Le Seigneur ayant permis que l'on s'occupât de nouveau de la discipline que vous avez établie en Suisse depuis quelques années, discipline établie dans le principe envers les assemblées d'Angleterre qui auraient eu des communications avec Béthesda, à Bristol, je crois qu'il est de mon devoir de porter à votre connaissance certains faits et divers documents ignorés de la plupart d'entre vous.

Il est impossible de méconnaître la grande ignorance des assemblées, soit quant à notre doctrine, soit quant aux faits qui ont plus ou moins déterminé le jugement des assemblées de la Suisse dans cette affaire. Sans doute, les principes devraient suffire; mais vous avez été influencés par divers faux bruits, et par plusieurs détails exagérés qu'il importe d'éclaircir par la connaissance des documents qui s'y rapportent. Vous n'avez entendu que les accusations sans entendre les accusés. Si ce que je vais dire n'avait d'autre résultat que de vous pousser à vous en tenir à la Parole de Dieu et au témoignage des saintes Écritures, mon but serait atteint. J'admets joyeusement que vous n'avez pas besoin de connaître toutes ces choses pour exercer une discipline selon la Parole, et je consentirais de tout mon cœur à passer sous silence ce qui va suivre, abandonnant toute justification personnelle jusqu'à la journée de Christ, si je pouvais savoir d'avance que vous abandonneriez vos traditions en matière de discipline, pour vous tenir collés avec foi aux commandements de la Parole. Mais d'autres ont parlé, et nous sommes contraints de parler à notre tour. C'est une triste et douloureuse nécessité.

Du reste, si j'ai été obligé de parler de moi-même dans les pages qui suivent, c'est avec regret. Je ne cherche point une justification personnelle, mais je désire que vous connaissiez la vérité de certains faits qui ont été dénaturés, afin que vous puissiez au moins tenir votre jugement en suspens, et retourner à cette parole divine qui sera une lampe à vos pieds et une lumière sur votre sentier.

On a affirmé que nous sommes tellement sous la puissance de l'ennemi que ni la droiture naturelle, ni celle qui est selon la

grâce, ne peut exister chez nous et que nous cachons le mal au dedans de nous, mais Jésus-Christ a dit « qu'il n'y a rien de caché qui ne vienne en lumière. » Ne pensez donc pas que vous ayez besoin de soupçonner les intentions du cœur; Dieu seul les connaît. « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, » dit le Seigneur, en parlant de ces loups revêtus d'habits de brebis. Nous ne pourrions donc pas nous cacher à la longue, quand même nous le voudrions.

Toute discipline basée sur de telles affirmations doit nécessairement porter de mauvais fruits. L'homme ne peut et ne doit juger que ce qui est manifesté.

La question ecclésiastique. La discipline.

Avant toutes choses, mes frères, et avant de vous faire connaître les documents ayant trait à l'histoire de cette discipline, disons un mot sur les principes reconnus parmi vous et pratiqués dans vos assemblées.

Au commencement de la carrière des frères, on avait tellement peur de ce qui ressemblait à de l'autorité dans l'église, que la plupart d'entre eux ne voulaient pas appeler les assemblées autrement que par le nom de « Gatherings, » c'est-à-dire *rassemblements*. Il y en avait même qui écartaient presque l'idée de la discipline. Dans tous les cas, on a maintenu le principe que ces rassemblements ne sont pas des églises, que l'apostasie étant survenue, tout effort pour organiser ces rassemblements de chrétiens est vain et inutile, et même on a dit que puisque l'autorité était tombée entre les mains de l'ennemi, ce serait presque un péché de vouloir rétablir le gouvernement reconnu de tous dans les églises. Il ne restait que l'autorité du don. Et ici soyons justes, cette autorité a toujours été reconnue parmi nous. Nous n'avons pas été sans conducteurs, comme aussi nous n'avons pas été sans avoir des ministres de la Parole.

Jusqu'à l'année 1845, les assemblées avec leurs conducteurs légitimes se respectaient mutuellement. Cette année, fatale dans l'histoire des frères, vit la scission de l'assemblée de Plymouth et la lutte entre MM. Newton et Darby qui donnèrent lieu à la publication d'une brochure de 80 pages par ce dernier frère, intitulée : *Narrative of facts*. Dans cet écrit, les détails de cette lutte sont racontés avec une minutie regrettable pour celui qui désire être animé de cette charité qui couvre une multitude de péchés.

Qu'on se souvienne que la question de l'hérésie, imputée à M. Newton, n'avait pas encore surgi. Ce ne fut qu'en 1847 qu'elle parut. De sorte que, pour des raisons secondaires, la scission complète des frères existait deux ans avant qu'il eût été question d'hérésie. Je vous donnerai tout à l'heure la traduction des sept motifs allégués par M. Darby pour justifier sa sortie de la primitive église des frères, celle de Plymouth. Ce que je voudrais vous faire remarquer ici, c'est le système de discipline qui a été pratiqué depuis lors parmi les frères. M. Darby s'étant séparé de M. Newton, de l'assemblée de Plymouth, ceux qui l'approuvaient commencèrent à voir de mauvais œil toute marque de sympathie donnée à cette fraction de l'assemblée de Plymouth qui resta attachée à M. Newton. En 1847 parut l'affaire de l'hérésie, puis le refus de l'assemblée de Béthesda, à Bristol, de juger et les écrits de M. Newton et l'assemblée de ce dernier *en masse*. Je vous fournirai des documents ayant trait à cette partie de la discipline. M. Darby prit sur lui le jugement de cette affaire, comme il avait pris sur lui de juger ce qu'il appelait le cléricalisme de M. Newton. Il publia une circulaire enjoignant aux frères de se séparer de Béthesda, de n'admettre aucun de ses membres à leur communion, sous peine d'être eux-mêmes exclus de la communion du corps. Vous savez, mes frères, ce qui en est résulté. Mais avez-vous jamais réfléchi aux principes admis par ceux qui pratiquent une telle discipline ?

Dès lors, tout a été changé parmi nous. Il n'était pas difficile de prévoir qu'on en viendrait à ériger sur les ruines de cette apostasie que quelques-uns se sont attachés à proclamer, un système de gouvernement plus despotique encore que ceux qui ont précédé. Cela a été fait au nom de la fraternité.

Ce qui n'était qu'une tendance est dès lors devenu un principe. Lorsque tous peuvent s'attribuer de l'autorité, c'est le plus fort ou le plus hardi qui arrive au pouvoir, et cela sans contrôle.

Ne voulant rien des églises avec leurs conducteurs reconnus, on crée un système d'église universelle, avec un ou deux chefs. Peut-être ne vous en rendez-vous pas compte ; néanmoins, c'est ce que vous avez pratiqué depuis l'affaire de Plymouth et de Béthesda ; c'est ce que vous pratiquez encore à l'heure qu'il est. Parmi les autres dénominations de chrétiens, les églises sont toujours représentées par des conférences ou un synode ; le pape même s'entoure de ses cardinaux et de ses évêques ; mais vous, qui avez professé de croire à la présence du Saint-Esprit dans les assemblées, vous ne respectez nullement le jugement de ces as-

semblées. Non ! pour vous une fraction de l'Eglise, et même on peut presque dire un seul homme, en matière de jugement et d'autorité, possède le Saint-Esprit pour vous, mes frères, qui parlez de l'unité du corps ! — Vous ne reculez pas devant un tel système de discipline, même quand il s'agit d'exclure des milliers de vos frères, et vous consentez à traiter comme blasphémateurs tous ces chrétiens qui ne peuvent pas admettre votre discipline. Vous prétendez juger les moindres faits, des faits qui se sont passés à des centaines de lieues de votre localité, comme si vous en aviez la connaissance la plus étendue. Mais la présence du Saint-Esprit dans les assemblées !... qu'en avez-vous fait ? Dans l'absence de conducteurs reconnus, vous auriez dû au moins, en toute humilité, respecter le jugement des frères réunis dans chaque localité ; votre propre principe l'exigeait.

Quand je pense que quelques-uns des plus excellents de la terre ont adopté ce système de discipline, ces traditions, mon cœur saigne. Le système que vous avez adopté est suicidial dans ses conséquences. Vous commencez à le sentir, car vous n'osez plus appliquer la discipline d'une manière régulière, et sans vouloir être prophète, on peut juger d'avance ce qui en résultera. Ou vous serez forcés à être inconséquents dans vos principes, et de cette manière la discipline mourra d'elle-même ; ou cette épée vous dévorera, en se tournant contre vous-mêmes.

Mes frères, quelques-uns parmi vous sentent ces choses ; la conscience parle malgré le système que vous avez accepté ; la lettre de M. Guinand en est une preuve. Mais n'aurez-vous pas le courage de mettre votre conduite en harmonie avec vos convictions ? — On cherche à satisfaire sa conscience en disant que les dégâts qu'on avoue sont la conséquence inévitable d'une telle lutte. Vous ignorez ou vous oubliez qu'ils ne sont pas l'exception à une règle, mais la rigoureuse conséquence de votre principe. Ces dégâts, cette confusion n'iront qu'en augmentant, tant que vous maintiendrez le principe que vous avez adopté.

Pourquoi donc ne pas avoir le courage, l'*humilité* d'aller à la source du mal, de faire ses premières œuvres. Mais, patience, il est dur de regimber contre des aiguillons, et Dieu qui est non-seulement admirable en conseil, mais magnifique en moyens, dispose de tous les moyens nécessaires pour rendre l'œil net, pour amollir ces cœurs, qui souvent hélas ! s'endurcissent par l'abondance des bénédictions de Dieu !

Nous ne savons que trop que c'est là l'histoire du peuple de Dieu, de l'humanité toute entière. Si les grâces que Dieu nous

avait accordées au commencement dans une si riche abondance, nous ont endurcis à l'égard des autres chrétiens, si nous nous sommes attribué un titre aussi prétentieux que celui de « L'assemblée de Dieu. » « Le témoignage, » le Seigneur nous en a montré la folie en permettant que nous nous dévorions les uns les autres, que les divisions, que les animosités se manifestent parmi nous à un degré effrayant.

Que le Seigneur lui-même nous guérisse et nous délivre de tant d'égaréments, pour l'amour de son nom.

Je commence donc par la publication de quelques documents relatifs à la discipline exercée par M. Darby, depuis l'année 1845.

A la page 75 du *Narrative of facts, Récit des Faits*, publié par M. Darby après sa lutte avec M. Newton, il allègue les sept motifs suivants pour justifier sa sortie de l'assemblée de Plymouth.

1° L'attente actuelle de la venue du Seigneur a été pratiquement rejetée et mise de côté.

2° La vocation céleste, vérité qui avait été spécialement confiée aux frères, et la gloire de l'Eglise avec Christ, ont été mêlées à des principes terrestres, renversées et mises de côté.

3° On a détruit et renversé dans les assemblées des saints la foi sincère à la présence du Saint-Esprit pour guider et pour agir dans l'exercice du ministère.

4° L'unité du corps de Christ, en tant que ce corps est rassemblé par la présence du Saint-Esprit, à cette époque actuelle de l'Eglise sur la terre, a été également détruite et renversée¹.

5° M. Newton est accusé ici d'avoir *défié* les saints, c'est-à-dire, d'avoir enseigné qu'ils auront dans la gloire le pouvoir de diriger les événements de la terre, comme s'ils participaient à la toute sagesse ainsi qu'à la toute puissance de Dieu.

6° D'un côté, une tendance continuelle à diminuer le sentiment du mal dans le Papisme, de l'autre, l'absence du Christ dans l'enseignement, tandis qu'on élevait les saints « à une presque égalité avec Dieu. »

7° L'Antichrist personnel a été présenté comme revêtu de tant de gloire et de beauté, contrairement à ce qu'en dit l'Ecriture, que les saints en ont été troublés et alarmés.

Sans vouloir ni approuver ni condamner l'état de l'assemblée de Plymouth, on peut néanmoins se demander si les motifs allégués par M. Darby, quand même ils seraient confirmés par quelques faits, autoriseraient un chrétien quelconque à se séparer d'un

¹ C'est M. Darby qui souligne les expressions mises en italique.

corps de croyants reconnus comme tels. Mais il n'est pas possible de lire le *Récit des faits* sans arriver à la conviction qu'il y a des exagérations déplorables dans les affirmations de l'auteur. Du reste M. Batten, qui a été témoin oculaire de toutes ces discussions à Plymouth, et dont le témoignage doit avoir du poids pour nous, a entièrement confirmé mon appréciation du *Récit*. — On oublie de nos jours, avec une facilité étonnante, que l'Eglise est un rassemblement de personnes, de membres vivants de Christ et non pas la manifestation de tel ou tel principe. Il est évident qu'on n'est pas chrétien sans avoir des principes. Les frères s'étaient rassemblés *comme chrétiens* au commencement de leur histoire. Or, les quatre premiers motifs allégués par M. Darby pour se retirer de l'assemblée, traitent de certaines vérités particulières qui ne sont pas fondamentales, *quelque précieuses qu'elles soient en elles-mêmes*.

Les trois derniers motifs se rapportent aux vues prophétiques de M. Newton.

Il me semble qu'on peut voir ici le germe de tout le mal, au point de vue de la discipline dont les assemblées ont été abreuvées depuis lors. C'est un abandon de la simplicité de la foi. Vous êtes chrétien, mais comme vous ne manifestez pas telle ou telle vérité, nous ne pouvons pas marcher ensemble ! C'est ainsi que Christ est rejeté dans la personne de ses frères.

Il est évident qu'un des grands griefs de M. Darby contre M. Newton était ce qu'il appelle son cléricanisme, cléricanisme qu'il impute aussi au corps des frères enseignants à Plymouth. — Voici ce que nous lisons, page 18 du *Récit des faits*.

« Je voyais les progrès du cléricanisme.... Au commencement cela me paraissait être le résultat de certains arrangements matériels. Les personnes sourdes étaient placées près de la table, et ceux qui parlaient devaient nécessairement s'en approcher, ce qui bientôt les mit en évidence. Je vis la tendance, je me tins au milieu de la congrégation et je parlai de là. On me fit des remontrances, mais je maintins la position que j'avais prise. »

L'extrait suivant, tiré d'une brochure publiée par notre frère M. Haffner, et datée de Londres, le 20 décembre 1847, vient à l'appui de ce que j'affirme ici.

« Je suis aussi maintenant pleinement convaincu que l'autre erreur à laquelle lui (M. Darby) résistait, savoir le reniement *pratique* de la présence du Saint-Esprit dans l'Eglise, existait à Ebrington Street (assemblée de Plymouth), et c'est avec tristesse et avec une profonde humiliation que je confesse le péché que j'ai

fait en ne voulant pas en parler plus tôt. Mon assurance à cet égard vient d'un entretien que j'eus avec M. Newton au moment de quitter Plymouth, sur le sujet de la *préparation pour le ministère*. M. Newton me dit à cette occasion, qu'avant de venir à la table du Seigneur (à la réunion), il ne trouvait pas qu'il y eût du mal à être préparé, pour l'exercice de la Parole parmi les saints; qu'il croyait que c'est de *cette manière* que Dieu enseigne par son Esprit, quand les saints sont dans un bon état spirituel, pourvu que les membres de l'assemblée et ceux qui enseignent s'attachent à Lui avant de venir à la réunion. Toutefois il ajoutait que lorsqu'il entourait la table du Seigneur, il désirait toujours se laisser détourner vers d'autres sujets, si le Saint-Esprit agissait dans ce sens. »

« Cela, bien-aimés frères, me troubla extrêmement, déjà quand il me communiqua ces choses, et ôta ma confiance. Mais, oh ! avec quelle humiliation ne comparais-je pas maintenant dans la présence de Dieu, pour avoir si longtemps gardé dans mon sein la connaissance que j'avais que notre pauvre frère reniait ainsi *pratiquement* les influences et la conduite actuelle de l'Esprit de Dieu, quelle qu'ait été sa théorie. Je m'humilie de ce que j'ai fait cela, sans avoir jamais demandé à d'autres de se joindre à moi pour prier pour lui, sans lui avoir jamais parlé à ce sujet jusqu'à ce jour, et je crains par dessus tout le reste, sans avoir prié avec ferveur pour lui dans mon cabinet, devant le Seigneur. C'est en vérité que je demande pardon à mon frère d'avoir ainsi manqué d'amour envers lui, mais plus particulièrement je demande pardon au Seigneur, afin qu'Il me donne dans sa grâce d'avoir au dedans de moi un sentiment plus profond de mes manquements, de ce que j'ai participé à tant d'erreurs, puisque maintenant, dans sa grâce, Il a ouvert mes yeux en me délivrant d'une telle tromperie du Diable⁴. »

A Dieu ne plaise que je critique les sentiments de piété exprimés par notre frère M. Haffner ; mais il est permis de faire cette simple remarque, que cette lettre ne fut pas adressée à M. Newton comme elle aurait dû l'être, mais aux frères demeurant à East Coker et à Yeovil. Il est également permis de ne pas être de l'avis de notre frère quant au mal qu'il voit dans cette préparation pour le ministère de la Parole, comme si l'action du Saint-Esprit était toujours impulsive et jamais réfléchie.

Si j'ajoute cet extrait, c'est afin qu'on puisse voir plus claire-

⁴ Les mots mis en caractères italiques ont été soulignés par l'auteur.

ment de quoi il s'agissait à Plymouth. Les uns voulaient un certain ordre et certaines vues prophétiques, d'autres ne voulaient ni cet ordre ni ces vues prophétiques. Cela ressort clairement de la lecture du *Récit des faits*. M. Trotter lui-même le comprend ainsi, car il dit dans sa brochure intitulée *Affaire de Plymouth et de Béthesda*, page 14 : « Jusqu'ici le mal s'était » borné au renversement de toutes les vérités qui, par la » grâce du Seigneur, avaient été remises en lumière parmi » les frères ; à l'établissement, dans une mesure alarmante, des » prétentions et du pouvoir cléricaux ; » puis il ajoute cette accusation de mauvaise foi et de « perte complète de l'intégrité morale, » que nous avons appris à apprécier à sa juste valeur, depuis que M. Darby et ceux qui le suivent ne se sont fait aucun scrupule d'employer cette arme à travers toutes les péripéties de cette discipline.

Donc, il ne s'agissait pas des fondements de la foi, mais de quelques vérités spéciales remises en lumière parmi les frères. Je croyais que la vérité spéciale qui, au commencement, avait réuni les frères, était la réunion de tous ceux qui sont de *Christ*. C'est la seule bannière que j'ai connue, sans méconnaître toutefois la saine discipline qui doit régir les rassemblements des croyants. Si M. Trotter et d'autres ont voulu ériger les grâces que Dieu nous avait accordées, dans la voie que nous suivions, en drapeau spécial, ils renient par cela même le véritable commencement des frères.

Encore une fois n'oublions pas que l'Eglise se compose de personnes, de membres vivants, et ce qui caractérise *ces chrétiens*, c'est d'être un seul corps, comme aussi il y a un seul Esprit ; ils ont un seul Dieu et Père de tous, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, une seule espérance de leur vocation ; ces choses étant communes à tous, il ne s'agit pas de tel ou tel principe. En un mot, c'est Dieu qui nous a faits ce que nous sommes comme chrétiens ; on ne peut ni y ajouter quelque chose, ni y rien ôter ; reconnaître *ces chrétiens*, c'est garder l'unité de l'esprit ; les rejeter, c'est tomber dans le schisme.

Quoi qu'il en soit, non-seulement M. Darby est sorti lui-même de l'assemblée de Plymouth pour les motifs allégués ci-dessus, mais il ajoute, page 77 du *Récit des faits* : « Il y a une œuvre » directe de Satan que peu de personnes peut-être apprécieront » distinctement..... mon témoignage non équivoque est : « Sortez » du milieu d'eux, et soyez séparés. »

» Ils ont cherché, ajoute-t-il (en parlant de M. Newton et de ses

» amis), à rendre le chemin des pauvres difficile..... en leur demandant des textes pour justifier leur séparation, etc. »

Il ne faut pas oublier que M. Darby tenait ce langage non pas en vue de l'hérésie imputée à M. Newton (elle n'avait pas encore paru), mais en vue de son cléralisme et de son système prophétique. Ainsi que je le dis plus haut, l'hérésie imputée à M. Newton ne parut qu'en 1847; la séparation s'opéra à Plymouth en 1843, et le *Récit des faits* fut publié en 1846.

Le bruit de ces tristes débats, avec toutes les personnalités qui s'y rattachaient, telles que les révélait M. Darby dans sa brochure extrêmement confuse de 80 pages, n'était pas de nature à inspirer de la confiance aux autres assemblées des frères. A Béthesda (assemblée de Bristol) surtout, on était moins disposé qu'ailleurs à accepter cette douloureuse séparation, car, dès le commencement, il avait existé dans cette assemblée un bon ordre que les autres réunions de frères étaient loin de présenter.

Quand donc la question de l'hérésie imputée à M. Newton parut dans l'année 1847, les conducteurs de l'assemblée de Béthesda n'admirent pas les prétentions de M. Darby de faire la loi aux autres assemblées du Seigneur. Les faits qui se sont passés depuis lors ont abondamment prouvé que quiconque n'admettait pas la discipline telle que M. Darby l'entendait, était exclu du corps; tous les membres de cette assemblée devaient subir le retranchement du corps comme s'ils eussent été des pécheurs scandaleux. Remarquez, mes frères, qu'il ne s'agissait pas de rompre l'association des églises qui existait de fait parmi les frères, mais de rompre la communion personnelle et individuelle avec tout enfant de Dieu faisant partie de ladite assemblée de Béthesda. Si tant est qu'il y eût du péché, le péché était ecclésiastique, et la peine de ce péché n'aurait jamais dû dépasser la faute commise. Une question de discipline ecclésiastique ne peut jamais exiger que les membres de telle ou telle assemblée soient traités comme des pécheurs scandaleux. Il est même étonnant que le simple bon sens chrétien ne reconnaisse pas l'erreur fondamentale d'une telle discipline. Il est plus étonnant encore que la conscience chrétienne ait permis et permette une mesure qui ôte le caractère chrétien à des milliers d'enfants de Dieu.

De plus, si les assemblées des saints avaient des intérêts communs, le seul moyen de régler ces intérêts eût été une conférence où toutes ces assemblées auraient été représentées.

Dire que « l'énergie de l'Esprit de Dieu a été introduite par le ministère de M. Darby, » *Affaire de Plymouth et de Béthesda,*

page 40, n'est qu'une affirmation dont il est permis de discuter la valeur. Et dans tous les cas, quelle qu'eût été la valeur du ministère de M. Darby dans cette occasion, son jugement, son activité ne pouvaient pas, ne devaient pas être acceptés par les églises, si ce n'est dans une conférence régulière. Si l'opinion de la conférence eût été favorable au jugement de M. Darby, on aurait pu priver Béthesda, dans le cas où cette assemblée aurait continué à se mettre en opposition avec cette opinion, des avantages de l'association, et cette assemblée aurait été traitée comme tout autre rassemblement chrétien en dehors de l'association; c'est-à-dire que les chrétiens venant de là auraient été examinés et reçus individuellement et non pas comme venant d'un corps accredité auprès de l'association des églises. C'est ainsi que vous agissez, mes frères, envers les églises nationales et envers les autres églises qui ne nous donnent pas comme corps toutes les garanties que vous pourriez désirer.

Quoique mon but spécial soit de donner connaissance des principaux documents qui peuvent faire comprendre l'établissement de la discipline établie en Angleterre et son application aux assemblées de France et de Suisse; néanmoins, il peut être très-utile aux frères de connaître très-brièvement l'ordre dans lequel les événements se sont accomplis depuis la sortie de M. Darby de l'assemblée de Plymouth.

Je donne donc ici cet ordre chronologique des principaux faits qui ont précédé l'application de la discipline à Béthesda.

1° M. Darby se retire de l'assemblée de Plymouth, par le motif que Dieu était mis de côté et l'homme mis à sa place. M. Newton ayant refusé de se justifier devant toute l'assemblée, quelques centaines de frères se retirent et commencent à rompre le pain à Raleigh Street, à Plymouth (1843).

2° En avril 1846, assemblée de prière et d'humiliation à Londres, à laquelle M. N. et ses amis refusent d'assister. Ils publient leurs raisons pour cela, et M. Darby son *Récit des faits*.

Dans l'automne de cette même année, série de réunions tenues à Rawstorne Street, à Londres. Cette assemblée exclut M. Newton de la Cène. Publications des deux camps et assemblée importante à Rawstorne Street, en février 1847.

3° Bientôt après, M. Harris de Plymouth, l'ancien collaborateur de M. Newton, publie une méditation de ce dernier sur le Psaume VI, qui avait été prêtée à sa femme par une amie. Si je ne me trompe, il s'agissait plutôt de quelques notes sur ladite méditation, qui circulaient sans avoir été soumises à M. Newton, notes non autorisées par M. N.

Alarme générale. Deux traités de M. Newton. Puis le 26 novembre 1847, « Déclaration et aveu relativement à certaines erreurs de doctrine, » par M. Newton. Confessions de MM. Soltau, Batten et Dyer. M. Newton retire ses deux premiers traités pour les examiner et en publier quelques mois après un autre intitulé : *Lettre sur des sujets relatifs à l'humanité du Seigneur.*

4° En mai 1848, une centaine de frères de diverses localités se réunissent à Bath ; plusieurs désavouent le système et les doctrines de M. Newton.

5° Enfin, en juin 1848 établissement de la discipline par rapport à Béthesda, c'est-à-dire son commencement. Circulaire de M. Darby au mois d'août.

Abordons maintenant l'examen des documents qui traitent plus particulièrement de la discipline établie au sujet de l'hérésie imputée à M. Newton.

Lettre des dix conducteurs et diacres de Béthesda, motivant leur refus d'examiner les traités incriminés de M. Newton.

NB. Cette lettre était adressée à l'assemblée de Béthesda.

Chers frères !

Notre frère, M. George Alexander, ayant imprimé et fait circuler une déclaration où il donne les motifs pour lesquels il se retire de la communion avec nous, à la Table du Seigneur, et ces motifs, étant basés sur le fait que ceux qui travaillent à l'œuvre parmi nous n'ont pas cru devoir se rendre à sa demande de juger certaines erreurs qui ont été enseignées à Plymouth, il est nécessaire, que ceux d'entre nous qui ont accepté cette responsabilité dans une mesure quelconque vous donnent quelque explication de leur conduite.

Et premièrement, il convient que nous vous disions que nous n'étions pas informés de l'intention de notre frère d'agir comme il vient de le faire ; nous n'avions non plus aucune connaissance de son intention de faire circuler une lettre quelconque, jusqu'à ce que nous la reçûmes, telle quelle vient de sortir de presse.

Notre frère nous ayant fait connaître son intention d'exposer sa manière de voir devant une assemblée du corps, il lui fut répondu qu'il avait l'entière liberté de le faire. Ensuite il déclara qu'il y

renonçait, mais sans nous faire connaître en aucune manière son intention d'agir comme il le fait maintenant, sans avoir fourni premièrement à l'église l'occasion d'entendre ses motifs pour se séparer de nous.

Dans ces circonstances, nous croyons qu'il est de la dernière importance, dans le but de calmer les inquiétudes que la lettre de notre frère vient d'éveiller, que nous vous fassions connaître d'une manière catégorique que la foi de ceux qui pendant seize ans se sont employés au ministère de la Parole parmi vous, n'a subi aucun changement quelconque. Nous parlons de la foi qui se rapporte à la personne de notre adorable Sauveur.

Les vérités qui se rapportent à la divinité de sa personne, à sa nature sans péché, à la perfection de son sacrifice, vérités qui ont été enseignées parmi vous, soit dans le ministère public de la Parole, soit par écrit, pendant ces nombreuses années qui viennent de s'écouler, sont celles que nous retenons encore par la grâce de Dieu. Nous croyons qu'il est de la dernière importance que nous fassions cette confession, en ce que la lettre dont nous parlons peut (nous espérons sans intention de la part de l'auteur) donner une autre impression à ceux d'entre vous qui conservent une sainte jalousie pour la foi une fois donnée aux saints. Nous ajoutons pour la plus grande satisfaction de ceux qui auraient pu être troublés dans leurs sentiments, que nous rejetons entièrement la déclaration que le fils de Dieu, toujours adorable, ait participé à la culpabilité du premier Adam, ou qu'il soit né sous la malédiction de la loi violée, à cause de ses rapports avec Israël. Nous croyons qu'il a toujours été le saint de Dieu, en qui le Père mettait son bon plaisir.

Nous ne connaissons aucune malédiction endurée par le Sauveur, excepté celle qu'il porta comme substitut pour les pécheurs, selon cette Ecriture : « Il a été fait malédiction pour nous. »

Nous rejetons entièrement la pensée qu'il ait jamais fait les expériences d'une âme non convertie, et tout en disant qu'il souffrait *extérieurement* toutes les épreuves qui se rattachaient à son humanité et à sa position comme Israélite, nous maintenons que ses sentiments et son expérience intérieurs, aussi bien que les actions de sa vie, étaient entièrement en harmonie avec cette déclaration de la Parole, que Jésus-Christ était « séparé des pécheurs. »

Nous en venons maintenant aux motifs qui nous ont empêchés de nous rendre à la requête de notre frère M. Alexander, savoir que nous devons formellement examiner et juger certaines erreurs enseignées parmi des chrétiens se réunissant à Plymouth.

1° Nous avons jugé depuis le commencement que ce ne serait ni pour la consolation et l'édification des saints d'ici, ni pour la gloire de Dieu, que nous, demeurant à Bristol, nous nous mêlions de la controverse sur les doctrines dont nous venons de parler. Nous ne croyons pas que, parce que des erreurs sont enseignées à Plymouth ou ailleurs, nous devions nous en occuper comme corps.

2° Le motif pratique allégué pour nous engager à examiner certaines brochures sorties de Plymouth, était que de cette manière nous pourrions déterminer comment nous devions nous conduire vis-à-vis des personnes venant de Plymouth qui pourraient se présenter dans notre assemblée, ou que l'on suppose être partisans de l'auteur des susdites publications. En réponse à ce motif, nous dirions que les vues de l'auteur dont il s'agit ne pourraient être connues sans partialité que par un examen de ses propres écrits, avoués comme tels par lui-même. Nous ne pensons être autorisés à former nos convictions sur les doctrines avouées maintenant par l'auteur, qu'après l'examen de quelque brochure écrite par lui-même, brochure qui ferait connaître les doctrines en question d'une manière non équivoque ou douteuse. Or, l'écrivain en question a si souvent changé de vues, qu'il est difficile de savoir ce qu'il reconnaîtrait maintenant comme sien.

3° Des frères connus jusqu'ici pour leur fermeté dans la foi, et dont la réputation à cet égard n'a jamais été entachée, sont arrivés à des conclusions différentes quant à l'erreur qui se trouverait dans ces écrits. Quelques-uns d'entre nous savaient que les brochures en question sont écrites dans un style si ambigu, que nous déclinions la grande responsabilité de donner un jugement formel dans cette affaire.

4° Puisque des frères approuvés des églises dans différentes localités sont arrivés à des conclusions si différentes quant à la somme d'erreur contenue dans ces traités, nous ne pouvions ni désirer ni attendre que les saints ici fussent satisfaits de la décision d'un ou de deux frères conducteurs. Ceux qui auraient désiré être personnellement convaincus, auraient dû chercher à se convaincre en lisant eux-mêmes les traités. Pour cela plusieurs d'entre nous n'en ont pas le loisir ; d'autres ne sauraient comprendre ces écrits à cause du style, et le résultat, on a bien raison de le craindre, serait de produire de vaines disputes, des disputes de mots propres à soulever des contestations, plutôt que de produire l'édification dans la piété.

5° Plusieurs frères qui condamnent les écrits de M. Newton,

en disant qu'ils renversent la foi, ne les ont pas compris de cette manière à une première lecture. Ceux d'entre nous qui furent plus spécialement priés d'examiner et de juger les erreurs qui s'y trouvent, comprirent que dans de telles circonstances, il y avait peu de probabilité que nous arrivassions à quelque unité de jugement touchant la nature des doctrines renfermées dans les brochures en question.

6° En supposant même que nous eussions été d'accord sur la somme d'erreur positive contenue dans les écrits de M. Newton, cela ne nous aurait pas guidés dans notre décision disciplinaire concernant les personnes qui seraient venues de Plymouth. Car, quand même l'auteur des traités aurait été foncièrement hérétique, cela ne nous aurait pas autorisés à rejeter ceux qui auraient habituellement assisté à ses enseignements, à moins d'être convaincus qu'ils eussent compris et reçu des vues propres à renverser les fondements de la foi; d'autant plus que ceux qui se réunissent à Ebrington Street, Plymouth, ont publié au mois de janvier une déclaration par laquelle ils rejettent les erreurs imputées aux brochures

7° Il a paru aussi à quelques-uns parmi nous que vouloir nous imposer l'obligation d'examiner et de condamner les brochures de M. Newton, c'était introduire une autre base de communion parmi les saints. On demandait de nous, outre la confession d'une bonne doctrine et une conduite en harmonie avec cette doctrine, que, comme corps, nous donnassions une décision formelle au sujet de choses dont la plupart d'entre nous sont incapables de comprendre la portée.

8° Nous nous souvînmes de la Parole du Seigneur qui dit que « commencer une querelle c'est rompre une digue. » Nous n'ignorions pas que la plupart des enfants de Dieu parmi nous étaient dans une heureuse ignorance de la controverse de Plymouth, et nous ne pensions pas devoir paraître prendre parti pour les uns ou pour les autres. Nous jugeâmes que cette controverse avait fait mal parler de la vérité, et nous ne désirons pas qu'on puisse nous considérer comme approuvant ce qui a autorisé l'adversaire à blasphémer la voie du Seigneur.

En même temps nous désirons qu'on comprenne distinctement que nous cherchons à maintenir la communion avec tout enfant de Dieu, et nous nous considérons comme particulièrement associés avec ceux qui se réunissent comme nous, savoir simplement au nom de Jésus.

9° Il nous parut aussi que si nous nous rendions à la demande

de M. Alexander, ce serait introduire au milieu de nous un mauvais précédent. Si un frère a le droit de demander qu'on examine un ouvrage de cinquante pages, il peut aussi exiger que nous nous occupions d'une erreur contenue dans une brochure beaucoup plus volumineuse encore ; de sorte que tout notre temps serait perdu à examiner les erreurs d'autrui, au lieu de l'employer à un travail plus important

Il ne nous reste qu'à attirer votre attention sur les trois motifs spécialement allégués par M. Alexander pour justifier sa conduite. Au premier de ces motifs, savoir, que par notre refus de juger cette affaire plusieurs enfants de Dieu seront exclus de notre communion, nous répondons qu'à moins que nos frères ne puissent prouver que l'erreur est reçue et enseignée parmi nous, ou qu'on reçoive à la communion des personnes qui devraient être en exclues, ils n'ont aucune autorisation scripturaire pour se retirer du milieu de nous. Nous supplions avec affection tout frère qui serait porté à se retirer de notre communion pour le motif allégué ci-dessus, de considérer qu'à moins de pouvoir indiquer du mal soit dans la doctrine, soit dans la conduite, il ne peut nous traiter comme si nous avions renoncé à la foi de l'Évangile, sans violer les principes qui nous réunissent.

En réponse au second motif, savoir, « que nous serions exposés à recevoir de Plymouth des personnes ayant de fausses doctrines, » nous sommes heureux de pouvoir déclarer que depuis que cette affaire a été agitée, nous avons maintenu que tout chrétien soupçonné à cet égard, et venant de Plymouth, peut être examiné par rapport à sa foi ; que dans le cas d'une personne soupçonnée par certains frères parmi nous, non-seulement on a eu des entrevues particulières avec ce chrétien, concernant sa foi, dès que ces soupçons furent connus, mais cette personne (que plusieurs d'entre nous connaissaient depuis de nombreuses années comme un véritable chrétien) vint se présenter à la réunion des frères conducteurs dans le but de fournir à tout frère qui aurait des scrupules l'occasion de le questionner. M. Alexander, lui-même plus que tout autre, déclara que cela n'était pas nécessaire, une telle enquête n'étant plus obligatoire vu que les difficultés se rapportant à la foi de ce frère avaient été dissipées par des rapports individuels avec lui. Nous laissons à M. Alexander de concilier ce fait, qu'il n'a pas pu oublier, avec l'assertion contenue dans le second motif spécial qu'il donne pour se retirer du milieu de nous.

Pour ce qui regarde le troisième motif allégué par M. Alexander, savoir : que si nous ne jugeons pas cette affaire, nous serons

nous-mêmes soupçonnés de vouloir appuyer de fausses doctrines, nous prions qu'on examine la déclaration que nous venons de faire au commencement de cette lettre.

En terminant, nous voudrions placer sur la conscience de toute âme ici présente, le mal qui se rattache à ce qu'on traite le sujet de l'humanité de notre Seigneur d'une manière spéculative ou de telle sorte que des discussions haineuses en résultent. Un de ceux qui travaillent à la prédication de la Parole parmi vous depuis le commencement, est plein de reconnaissance envers Dieu de ce que, déjà dans l'année 1838, il mit par écrit et imprima plus tard ce qu'il avait appris des Ecritures de vérité concernant la signification de cette déclaration inspirée : « La Parole a été faite chair. » Il désire, en toute affection, diriger l'attention de ceux qui seraient troublés à cet égard aux choses qu'il écrivit alors et que plus tard il livra à la presse.

Si quelque hérésie se trouve renfermée dans les simples déclarations de ces lettres, qu'on l'indique, sinon que ceux qui s'intéressent à cette affaire sachent que nous continuons jusqu'à ce jour à annoncer « les mêmes choses ! »

(Signé) Henri CRAIK.	Edmond FELTH.
George MÜLLER.	John WITHY.
Jacob-Henry HALE.	Samuel BUTLER.
Charles BROWN.	John MEREDITH.
Elijah STANLEY.	Robert AITCHESON.

Je continue par la traduction de la circulaire de M. Darby, qui établit la discipline telle que vous la pratiquez aujourd'hui. Cette circulaire trouve sa place ici, dans l'ordre chronologique des faits.

« Bien aimés frères !

» Je me crois obligé de vous présenter le cas de Béthesda. Selon moi, ce qui s'y passe renferme toute la question d'association entre frères, pour cette raison bien simple qu'ils sont incapables de se garder de ce qui a été reconnu comme l'œuvre et comme la puissance de Satan, et d'en garder les brebis bien aimées du Seigneur ; si les frères, dis-je, sont incapables de ce service pour Christ, dans ce cas il ne faudrait nullement les reconnaître comme constituant un corps auquel ce service aurait été confié. Si cela était, leurs rassemblements seraient un piège pour séduire les

brebis. Mais je ne veux pas supposer cela, mon cœur s'y refuse. Je ne veux pas supposer non plus que l'influence ou que la réputation de certains frères les induirait à faire dans un cas donné ce qu'ils ne feraient pas dans un autre cas. Je place donc la position de Béthesda sur la conscience des frères. Cette assemblée agit dans ce moment comme le soutien de M. Newton et du mal qui lui est associé de la manière la plus positive et décidée, et la forme que prend son activité est celle qui convient le plus à l'ennemi des âmes. Le but de M. Newton et de ses amis n'est plus de faire connaître sa doctrine sous cette forme grossière qui a réveillé toute conscience chrétienne jalouse de la gloire de la personne de notre adorable Seigneur. On cherche maintenant à atténuer et à affaiblir la doctrine et à trouver une position chrétienne pour ceux qui retiennent la doctrine, afin de pouvoir la répandre en s'efforçant d'ôter à des âmes sincères tout sujet de crainte. De cette manière Béthesda vient précisément à leur aide de tout son pouvoir. Voici comment. Ils ont reçu des personnes venant d'Ebrington Street, après avoir positivement refusé d'examiner les erreurs enseignées à Plymouth. Dans ce moment ci, les agents les plus actifs de M. Newton sont très-assidûment occupés à Béthesda parmi les membres de l'assemblée, niant que M. Newton retienne des erreurs de doctrine, atténuant et expliquant ses vues de manière à ôter les craintes des saints à cet égard. Et ils s'y sont employés avec succès. M. Müller a déclaré que M. Harris faisait une œuvre de ténèbres dans les démarches qu'il fit pour exposer la doctrine de M. Newton, quoique M. Müller ne se soit pas donné la peine de prendre des renseignements auprès de ceux qui avaient connaissance de ces démarches, concernant les circonstances qui les avaient motivées.

M. Müller déclara aux saints que M. Newton s'était rétracté publiquement devant Dieu et devant le monde, de la manière la plus complète, ce que tous ceux qui ont connaissance des faits savent être tout à fait contraire à la vérité des choses; et je dois ajouter que M. Müller a agi évidemment avec beaucoup de partialité, tout en conduisant les saints dans une fausse voie, en justifiant M. Newton sans vouloir lire ses traités ou la réponse faite à sa rétractation. Il n'a pas cherché non plus des renseignements auprès de ceux qui étaient mécontents de cette rétractation. Pour donner une idée de cet état de choses, je puis citer le fait suivant qui est frappant. Pendant que M. Müller faisait la déclaration de l'innocence de M. Newton, dont je viens de parler, un membre de l'assemblée qui était présent fit à son voisin la remar-

que suivante : « Cela est faux, car M. Newton était assidûment occupé à me persuader de la vérité de sa doctrine l'autre soir pendant que je prenais le thé avec lui. »

On a communiqué à l'assemblée de Béthesda un papier signé par MM. Craik et Müller et huit autres frères, dans lequel ils ont soigneusement cherché à atténuer et pallier la doctrine de M. Newton, tout en se refusant à l'examiner, blâmant autant qu'ils ont pu le faire tous ceux qui se sont opposés à cette doctrine.

Je n'accuse pas M. Müller d'avoir les erreurs de M. Newton. On le pressa de dire en public ce qu'il avait dit en particulier des traits de M. Newton ; d'abord il s'y refusa ; plus tard il avoua avoir dit qu'il y avait des erreurs graves, et qu'il ne savait pas où cela conduisait.

Je laisse à chacun le soin de déterminer pour lui-même quels sont les motifs pour admettre ceux qui ont la doctrine, quand on refuse d'examiner les erreurs. Je demande seulement : est-ce de la fidélité envers les brebis de Christ ? De plus, quoique M. Craik ne soit nullement disposé à affirmer que *toutes* les doctrines de M. Newton sont conformes à la vérité de Dieu, et quoique je ne sois nullement autorisé à dire qu'il n'est pas sain dans la foi, cependant il est avéré qu'il est disposé à voir d'un œil favorable les vues de M. Newton, que même il y participe en quelques points, de sorte qu'il est impossible qu'il puisse agir avec énergie contre elles.

Le *résultat* en est que des membres d'Ebrington Street, des agents de M. Newton, toujours actifs, croyant ses doctrines et les justifiant, sont reçus à Béthesda, et le système qui renie la gloire du Seigneur Jésus et connu comme tel à un grand nombre de frères, ce système qui renie cette gloire de Jésus de la manière la plus grossière, quand on l'expose ouvertement, ce système qui corrompt la droiture de toute âme qui tombe sous son influence, ce système, dis-je, est pleinement admis et en opération à Béthesda, quoique on ne le professe pas.

Cela a eu lieu, bien qu'un assez grand nombre de frères généralement estimés pour leur piété aient dû se retirer de l'assemblée, leurs protestations énergiques ayant été méconnues.

Cela a eu lieu malgré les confessions bien connues de plusieurs frères, qui étaient autrefois des adhérents du système enseignant la doctrine de M. Newton, et qui sont maintenant délivrés de ces choses par la grâce du Seigneur.

Cela a eu lieu malgré les protestations si fortes et si urgentes de M. Chapman, de Barnstaple, qui, plus que tout autre frère, jouissait de la confiance des frères de Béthesda.

Cela a eu lieu enfin malgré tout ce qui s'est passé quant à la manifestation de tant de mensonges, chez ceux qui soutiennent le système.

Au commencement des débats, je n'avais absolument rien à faire avec les protestations des frères de Bristol, et pendant longtemps je fus dans l'ignorance complète de ce qui s'était passé à cet égard. Mais ayant dit à M. Müller que j'irais volontiers à Béthesda, je fus obligé, en apprenant l'état des choses, de lui écrire, déclinant l'invitation. Ce fut le commencement d'une longue correspondance, et enfin je dus avoir une conférence avec les frères Müller et Craik, de sorte que, pour ce qui me concerne, le tout a été placé devant eux, et cela d'une manière complète et entière. Bien des choses pénibles et peu satisfaisantes se sont passées entre eux et moi, mais je me place sur le terrain de la fidélité que je dois à toute l'Eglise de Dieu, et à chaque brebis individuellement aimée de Christ, afin que pour ce qui nous concerne, nous puissions être gardés à l'égard de choses que tant de frères reconnaissent être diamétralement opposées à la gloire de Christ (horribly subversive of His glory) en même temps qu'elles détruisent toute droiture chez les enfants de Dieu. Maintenant, bien-aimés frères, je vois dans les Ecritures qu'un des effets de la foi, c'est de nous pousser à respecter ce que Dieu respecte, quelles que soient les difficultés que cela nous suscite, en mettant obstacle à ce que ces difficultés soient ôtées et nous obligeant ainsi de nous attendre à Dieu.

Je ne désire donc nullement diminuer le respect et l'estime que tout frère pourrait éprouver personnellement pour les frères Craik et Müller dans les choses où ils ont honoré Dieu par la foi. Au contraire, qu'on maintienne ces sentiments de respect et d'estime pour eux, je l'ai fait moi-même dans ce qui s'est passé entre moi et eux ; et je désire encore le faire. Mais je supplie les frères, par leur fidélité à Christ et par amour pour les âmes qui lui sont chères, d'accomplir leur devoir en opposant une digue à ce mal.

Malheur à eux s'ils aiment les frères Müller et Craik, ainsi que leurs propres aises, mieux que les saints chers à Christ, et je place sur la conscience de tout frère, que si on recevait quelqu'un de Béthesda (à moins que ce ne soit un cas exceptionnel, où le frère ignorerait ce qui vient de se passer), ce serait ouvrir la porte à la contagion de ce mal abominable, dont nous avons été délivrés à tant de prix. Ce mal a été formellement admis à Béthesda, et cela le sachant et le voulant, avec l'excuse qu'on ne doit pas l'examiner ; principe qui se refuse à la vigilance contre toute racine

d'amertume. De même ils ont atténué ce mal autant que possible à Béthesda. Si cela est admis par la réception de personnes venant de Béthesda, ceux qui le feront s'identifieront moralement avec le mal, car l'assemblée qui agit ainsi est responsable, comme corps, du mal qu'elle tolère. Si les frères croient pouvoir admettre ceux qui attaquent (subvert) la personne et la gloire de Christ, s'ils peuvent admettre des principes qui ont conduit à tant de mensonges, ils font bien de le dire, afin que ceux qui ne peuvent suivre une telle marche sachent ce qu'ils ont à faire.

Je me borne à placer cela sur les consciences des frères, en faisant appel à leur fidélité envers Christ, et je suis net de toute responsabilité à leur égard. Pour ce qui me concerne, je n'irai ni à Béthesda dans son état actuel, ni ailleurs où on recevrait des membres de Béthesda sciemment, pendant que Béthesda demeure ce qu'elle est. Je ne veux pas raisonner là-dessus en ce moment, mais je place la chose devant les frères, les pressant par leur fidélité à Christ et par les soins qu'ils doivent à ses saints bien-aimés, de faire leur devoir. »

Toujours à vous dans sa grâce,

J. N. D.

P. S. — Tout en me plaçant sur le terrain si simple de notre devoir solennel de garder les brebis de Christ de l'introduction secrète de ce qui renie sa gloire (horribly denies) et qui détruit l'intégrité morale de ses saints: tout en plaçant cela, dis-je, sur la conscience des frères, je demande si ce n'est pas une chose monstrueuse que les frères à Béthesda, refusant d'examiner le mal, obligent de cette manière des centaines de frères, et des assemblées nombreuses, à recevoir des personnes professant des doctrines qui renient le Seigneur, et dont la conduite sans repentance est telle qu'elle oblige d'autres chrétiens à se séparer d'eux. Je demande si ce n'est pas une chose monstrueuse que Béthesda nous force de cette manière à recevoir ces personnes dont nous nous sommes séparés après des enquêtes si pénibles et si douloureuses. Ils ont fait plus que de ne pas examiner le mal, ils ont permis qu'on approuvât, de la manière la plus complète, M. Newton devant l'assemblée, tandis qu'ils ont refusé la permission de toucher la question de la doctrine et de l'exposer. »

Mes frères, vous avez maintenant en regard les deux principales pièces qui ont donné lieu à la discipline dont nous parlons. Afin de compléter le dossier nécessaire pour juger sainement de ces

choses, j'ajoute ici une traduction de cette déclaration faite par l'assemblée de Plymouth à laquelle la lettre des dix signataires de Béthesda fait allusion. C'est cette déclaration qui, entre divers motifs, a décidé Béthesda à ne pas examiner et juger cette question comme corps. On conçoit en effet qu'il était difficile de déclarer une telle assemblée hérétique, ou d'exclure les membres qui en sortiraient.

Déclaration des frères se réunissant à Ebrington Street Plymouth.

« Notre Seigneur naquit au milieu du peuple d'Israël pendant
» que cette nation souffrait de plusieurs manières sous le déplaisir
» de Dieu ; mais aucune de ces choses , auxquelles Christ parti-
» cipa à cause de l'état du peuple, ne pouvait en aucune manière
» impliquer que ce déplaisir ou cette malédiction reposât sur lui
» personnellement, pas plus que les conséquences du péché d'A-
» dam, auxquelles il participait (telles que la faim et la soif)
» n'impliqueraient qu'il fût coupable. Nous rejetons la première de
» ces pensées autant que l'autre.

» Quant aux rapports de notre Seigneur avec l'homme, ou avec
» Israël, et touchant les choses auxquelles il participait par le
» moyen de ces rapports, nous croyons que ce fut de sa propre
» et libre grâce que Lui, qui est Dieu éternellement, s'est fait
» homme ; et en revêtant notre humanité, Il s'assujettit *volontai-*
» *rement* à toutes les choses impliquées dans de tels rapports,
» selon qu'il plaisait à Dieu de l'y assujettir. Cette position volon-
» taire ne pouvait en aucune manière affecter la dignité de sa
» personne, ni la perfection de son œuvre. Elle ne pouvait indi-
» quer non plus que quelque chose fût placé sur Lui qu'il dût
» ôter avant de pouvoir devenir notre substitut, et répondre pour
» nos péchés. Aucune relation non plus, dans laquelle il était
» entré de sa propre et libre grace, ne pouvait le placer dans un
» éloignement moral quelconque de Dieu, position parfaitement
» impossible en elle-même, et répugnant entièrement à tout cœur
» et à tout esprit chrétien. Nous croyons parler sainement quand
» nous disons que notre Seigneur participa à toutes les propriétés
» ordinaires et à toutes les infirmités de la nature humaine, le
» péché seul excepté, comme cela est exprimé en Hébreux, II,
» v. 14. Il prit part à la même chair et au même sang que ceux
» qui, selon le dessein de Dieu, étaient ses frères, et cela afin de
» mourir, afin de détruire celui qui avait la puissance de la mort.

» C'est de cette manière qu'il prit un corps humain, qui était mortel, et par cela nous entendons un corps qui pouvait mourir. Il ne pouvait mourir cependant que comme portant le péché d'autrui. Il possédait la vie essentiellement en Lui-même. Il était le saint de Dieu. Il avait aussi un droit de vivre comme étant Celui qui en toutes choses avait obéi à la volonté de Dieu (Voyez Luc x, 28. Gal. iii, v. 12.) L'homme qui fait ces choses vivra par elles, et de plus il ne pouvait mourir, excepté selon le dessein de Dieu, comme sacrifice, et cela pas avant que la période de son service vivant eût été accomplie et que l'heure fût arrivée, duquel il est dit : Lui, étant livré par le conseil défini et par la providence de Dieu, vous l'avez pris et mis en croix, et vous l'avez fait mourir par la main des iniques.

» Quant aux sentiments et expériences vivantes du Seigneur Jésus, nous ne pensons pas que, quoi que ce soit qu'il ait éprouvé comme homme ou comme Israélite, ou qu'il ait senti en estimant devant Dieu la condition d'autrui, pût affecter le moins du monde la dignité et la perfection de sa personne. Ainsi, quelque pleine qu'ait été son appréciation de la condition de l'homme ou d'Israël, quelles que soient les choses qu'il ait voulu sentir ou exprimer pour autrui, cela n'implique pas la pensée que la malédiction ou l'imputation du péché restât sur Lui, ou qu'il ait jamais cessé de sentir sa véritable position comme Fils. Aucune des expériences qu'il aurait plu au Père d'amener sur Lui ne peut impliquer la division de sa personne, ou la rejection de ses vraies expériences comme Fils. Encore bien moins ces choses pourraient-elles être caractérisées comme étant des expériences provenant d'un éloignement moral de Dieu. Nous ne pouvons connaître ce qu'il convenait à Christ de sentir ou de ne pas sentir, ou de quelle manière il pourrait plaire au Père d'exercer l'âme de son cher Fils, pendant que, dans une obéissance vivante, Il accomplissait cette seule justice dans laquelle nous sommes, comme croyants ; nous ne pouvons connaître cela que comme Dieu a voulu le révéler par son Esprit dans sa parole. Quoiqu'il fût Fils, Il a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes.

» 10 Janvier 1848. »

Je me suis posé comme règle de ne pas vous occuper de choses que vous ne puissiez juger par vous-mêmes. Il s'agit de principes et non de tel ou tel fait. Je me permets pourtant une remarque par rapport à la circulaire de M. Darby, vous pouvez la contrôler,

si vous le voulez, en écrivant à la personne dont il s'agit. M. Darby allègue l'opinion de M. Chapman, de Barnstaple ⁴, en faveur de son système, et il est très-vrai que ce frère et l'assemblée de Barnstaple furent épouvantés, au commencement, par les accusations d'hérésie, etc., et qu'ils s'éloignèrent pour un temps de Béthesda. Mais à l'heure qu'il est, non-seulement ils désapprouvent la discipline, mais ils croient aussi que les derniers écrits de M. Newton sont si clairs et si satisfaisants, qu'ils ont demandé que la question de son excommunication fût réglée par une conférence réunie dans ce but.

C'est à vous, mes frères, de juger si la lettre des dix conducteurs de Béthesda autorise les conclusions de M. Darby dans sa circulaire. Puis, n'est-il pas contraire au bon sens chrétien de supposer que toute une assemblée, telle que Béthesda, et que tant d'autres centaines de chrétiens après eux en Angleterre et sur le continent, recevraient sciemment et méchamment des blasphémateurs, des menteurs. Je dis que la pensée elle-même est monstrueuse. Sans doute, des chrétiens de nom se soucient peu de la foi et de la moralité chrétienne, mais croire que ceux que vous appelez encore « frères, » et quelquefois de « bons frères, » feraient cela, c'est tout simplement supposer une impossibilité. Comment tant de milliers de chrétiens seraient-ils devenus apostats en un jour? Si Béthesda, et nous après elle, avons fait ce que M. Darby affirme de nous tous, nous ne serions pas même chrétiens. Si vous osez aller jusque-là, c'est à Dieu que vous répondrez dans la journée de Christ, mais c'est la seule conséquence logique des accusations de M. Darby. Aussi ne se fait-il pas scrupule d'écrire, sur ses frères, des choses qui font trembler. J'en ai les preuves en main, ce n'est pas ici que je les produirai, mais dans une conférence spéciale si on le demande.

On pourrait, sans doute, critiquer telle ou telle phrase de la lettre des dix conducteurs de Béthesda, mais peut-on dire que cette assemblée avait « formellement admis, le sachant et le voulant, » le système de M. Newton. Il me semble que la simple lecture de ces trois pièces démontre clairement que l'accusation est non-seulement fautive mais monstrueuse.

Plus tard, dans la même année, sept assemblées d'église furent tenues à Béthesda, entre le 27 septembre et le 11 décembre 1848. Les traités de M. Newton furent examinés. La conclusion en fut : « De ne recevoir à la communion aucune personne qui défend,

⁴ M. Chapman, ministre de l'Évangile, Barnstaple, Devonshire, England.

maintient ou soutient les vues ou les traités de M. Newton. » — Cette décision fut écrite par lord Congleton, au moment où M. Mæller la prononçait, ledit lord et M. Wakefield, de Kendal, étant l'un et l'autre présents. — Affaire de Plymouth et de Béthesda, page 30.

C'est relativement à ces réunions que le pieux et bienheureux frère M. Groves (maintenant auprès du Seigneur) s'exprime ainsi :

« Quoi ! six semaines de pénibles recherches, durant lesquelles toute autre assemblée et toute autre affaire furent suspendues, pour examiner la question et instruire chaque membre de Béthesda, dans le but d'obtenir un jugement juste et éclairé sur cette question difficile et embarrassante, c'est *ne rien faire* ! Quoi ! après un examen prolongé et des recherches faites avec prières ; après avoir désavoué M. Newton comme docteur, et refusé la communion à tous ceux qui défendraient, maintiendraient ou soutiendraient ses doctrines ou ses traités, tout cela c'est *NE RIEN FAIRE* ! »

M. Trotter a la conscience de répondre :

« C'est une chose affligeante quand la seule réponse, qu'on puisse faire à un tel appel est « rien pour satisfaire la conscience » de tout chrétien qui estime l'honneur de Christ et la pureté de la communion de sa maison plus que des efforts pour sauver les apparences et pour soutenir les intérêts d'un parti. »

Puis M. Trotter motive cette triste réponse de cette manière : (Voyez Affaire de Plymouth et Bethesda, p. 37-40.)

1° Béthesda n'a pas avoué le mal contenu dans la lettre des dix.

2° Cette décision ne contient pas de jugement, selon M. Trotter, quant aux personnes qui faisaient ombrage à Béthesda. Cependant ces personnes s'étaient retirées d'elles-mêmes. Puis des menteurs pourraient venir de chez M. Newton et les tromper à Béthesda, comme si cela ne pouvait pas arriver en tout temps et partout.

3° M. Trotter répète ici la première partie de son motif numéro deux, et il met en avant de nouveau le premier motif.

Que Béthesda agisse ou qu'elle n'agisse pas, qu'elle parle ou qu'elle se taise, c'est la même chose.

La Parole de Dieu déclare que si la sagesse qui vient d'en haut est « premièrement pure, elle est ensuite pacifique, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, ne faisant point beaucoup de difficultés et sans hypocrisie. » — Jacques, chap. III, v. 17.

Vous avouerez, mes frères, que les juges étaient difficiles. Il est possible que si, dans cette occasion, les frères de Béthesda avaient

retiré la lettre des dix conducteurs, la paix s'en serait suivie. A-t-on été conciliant des deux côtés? Dieu seul le sait. Au mois de juin 1849, un certain nombre de frères de Rawstorne Street, à Londres, et d'autres endroits, adressèrent un appel à Béthesda, tendant à obtenir d'elle une « réunion ouverte à toutes les parties intéressées » pour l'examen des accusations dirigées contre elle et de sa défense. M. Müller répondit que cela ne pouvait pas avoir lieu sans que premièrement « on eut jugé ceux qui ont été manifestement coupables d'une marche tendant à la division et de calomnies grossières contre leurs frères. » Cette réponse fut donnée au nom de M. Müller et de ses compagnons d'œuvre. Pour ma part, je crois qu'ils auraient mieux fait en s'y rendant. Cependant ils se déclarèrent prêts à rendre raison de leur conduite à ceux qui ne se seraient pas compromis en soutenant MM. Darby et Wigram. (Voyez Affaire de Plymouth et de Béthesda, par Trotter, pages 44-46). On dit que, dans ce moment, M. Darby retira sa circulaire. On parle d'une bonne visite qu'il fit à M. Müller; mais, cessa-t-on d'en appliquer les principes? Non! Avait-on l'intention d'être moins rigide? Peut-être! Mais, dès lors, les remarques de M. Trotter et la conduite des frères laissent des doutes à cet égard. Mais les principes demeurent, quels qu'aient été les torts de part et d'autre. Et ce qui nous occupe, en ce moment, ce sont des principes, les principes de la circulaire de M. Darby. Par cette circulaire il a eu le malheur, l'immense malheur de se placer entre les assemblées et le Seigneur. Si M. Darby s'était borné à indiquer le mal, laissant aux assemblées le soin de faire ce qu'elles pouvaient faire, selon leurs lumières, la paix serait demeurée parmi nous. Mais établir tout seul que toute assemblée n'exerçant pas la discipline, comme il l'entend, est elle-même hérétique en tout et en partie, c'est se constituer apôtre, c'est s'attribuer à soi-même l'autorité et la puissance, dans l'église, au lieu de laisser aux églises avec leurs conducteurs, la conscience de leur responsabilité envers Dieu, selon l'autorité des Ecritures. Et tant que vous accepterez ce principe, frères, vous maintiendrez les troubles et la confusion dans les églises du Seigneur.

M. Darby était libre de ne pas aller à une assemblée où il croyait que le mal était toléré, c'était même son devoir, mais il n'avait pas le droit, par les conclusions de sa circulaire, d'imposer sa conviction à d'autres, sous peine de retranchement. Nous ne savons que trop bien quelle discipline a été suivie depuis.

Avant de quitter cette question de Béthesda, il sera utile que je traduise quelques lignes de M. Wigram; car, il faut le dire, cette

circulaire de M. Darby avait donné libre carrière à toute espèce d'accusations contre ces frères de Béthesda. Si je reproduis cette pièce, ce n'est pas avec l'intention de diminuer votre respect et votre affection pour ce frère, qui a vieilli en se dévouant pour l'Eglise, même d'une manière peu ordinaire, et c'est bien l'amertume de cette discipline qui fait qu'on est obligé de parler des choses qu'on voudrait cacher. Le Seigneur sait quelle douleur j'éprouve en disant ou en répétant quoi que ce soit de cette nature, et je lui demande avec ferveur de nous rendre notre première unité dans la foi et dans l'amour, ne fût-ce que pour éviter de reproduire ces tristes détails. Mais la nécessité m'est imposée de chercher à vous éclairer, mes frères, sur la valeur de ces accusations.

M. Wigram avait publié une brochure intitulée : « Appel aux chrétiens de Béthesda. » Dans cette brochure, il cherche à démontrer que M. Craik est autant entaché d'hérésie que M. Newton, affirmant qu'il a trouvé dans les écrits de M. Craik la semence, les branches et le fruit de cette doctrine.

M. Wigram avait feuilleté certaines lettres pastorales de M. Craik, qui avaient servi depuis longtemps à édifier les enfants de Dieu. Il crut enfin trouver dans les extraits suivant la preuve de la culpabilité de M. Craik.

« Jésus, quant à son humanité, grandit (avança jusqu'à la stature d'un homme) dans le désert. Il était comme une racine » sortant d'une terre altérée. » (Craik.)

M. Wigram dit que cette assertion « dégrade Christ, jusqu'à la position non-seulement d'un incrédule, mais aussi à celle d'un imposteur, et il ajoute que cela fut la semence de l'erreur de M. Newton. » (Wigram).

Puis, allant en avant dans ses accusations, il croit trouver dans ces mêmes lettres les branches et le fruit de l'erreur de M. Newton.

M. Craik avait dit, en faisant allusion au bois employé pour la construction du tabernacle :

« On dit que le bois d'acacia a une grande puissance pour résister aux dégâts de la corruption et de la décadence ; ainsi l'humanité du Seigneur Jésus était libre de la moindre tache de mal moral, et son corps fut préservé de toute tache, même de corruption extérieure. » (Craik.)

M. Wigram tire de cette remarque la conclusion que Craik n'admet pas qu'il y eut « aucune vertu ou puissance intérieure, point de sel intérieur. » (Wigram.)

Comme si dans une lettre destinée à l'édification on mettait en

doute tout ce que l'on n'expose pas d'une manière théologique et détaillée.

La troisième preuve des blasphèmes que M. Wigram impute à M. Craik est tirée des paroles suivantes :

« Il respira le même air et fut nourri par la même nourriture qui soutiennent de simples hommes ; les vents du désert de ce monde soufflèrent autour de lui, et comme la jeune plante avance graduellement vers la maturité, soit en hauteur, soit en vigueur, ainsi Jésus avança à travers les phases de l'enfance et de l'adolescence, jusqu'à ce qu'il parvint, en âge et en stature, à l'état de l'homme fait » (Craik.)

(Vous trouverez ces accusations pages 10 et suivantes du susdit ouvrage.)

Si on n'avait pas le témoignage du propre écrit de M. Wigram, on ne croirait pas qu'il fût possible que l'esprit de parti pût être aussi injuste. M. Craik a été beaucoup calomnié sur le continent au sujet de ces choses, cela a passé même de bouche en bouche, d'assemblée en assemblée. On lui reproche certaines expressions sur l'humanité du Seigneur Jésus que ma plume ne reproduira pas, et qu'il a lui-même en horreur. *Eh bien ! mes frères, ce n'est pas lui qui les a employées*, mais des opposants les ont présentées à M. Craik sous forme de demandes. M. Craik répondit à toutes ces questions dans la simplicité de son cœur, et toutes ces réponses revenaient à ceci : que Jésus pouvait, quant à sa nature, et souffrir et mourir, mais qu'il ne put jamais mourir autrement que comme Agneau de Dieu, *se donnant Lui-même* pour la vie du monde. Je le tiens de sa propre bouche.

Je laisse maintenant la question de la discipline, telle qu'elle fut établie en Angleterre. Je ne vous donnerai pas les détails de la triste confusion, des déplorables divisions qui résultèrent de son application dans tout le royaume uni. Je ne comprends pas qu'on puisse aimer la sainteté de Dieu, et contempler de pareilles scènes sans s'humilier jusque dans la poussière. Qui ne serait abreuvé de douleur en voyant ces divisions de Londres, ces quatre tables dressées au nom de notre commun Maître à Plymouth et aussi à Bath, ces scandales de Jersey, renouvelés encore à Londres avec plus d'intensité ! Que de brebis du Seigneur dispersées ! Allez de maison en maison, mes frères, en Angleterre, et on vous racontera des souffrances personnelles qui feront dire : « Y a-t-il jamais eu de douleur semblable à notre douleur ? » Puis la France, la Suisse et l'Italie viennent avec leur triste cortège de maux. Le monde entier a été rempli de ces divisions ; jusqu'en Amérique, en Inde

et dans la Nouvelle-Zélande. Le remède a été pire que le mal. Peut-on dire que le Seigneur ait ratifié cette discipline ? Ose-t-on parler après cela de l'unité de l'Esprit ? Peut-on la garder autrement que dans la paix ?

Je n'ai rien exagéré, mes frères, je le répète, je pourrais vous donner dans une conférence particulière des preuves douloureuses de tout ce que j'affirme.

J'en viens à l'établissement de la discipline en Suisse.

En vous présentant quelques documents touchant la discipline telle qu'elle est établie en Suisse depuis l'année 1837, il est nécessaire que je vous dise quelques mots de ma position vis-à-vis de Béthesda, depuis l'année 1848 jusqu'à mon départ pour Cannes, à la fin de 1836. Je ne le ferais pas si ce qu'on vous a dit concernant mes motifs en allant à Cannes n'avait pas contribué à former votre jugement dans les décisions que vous avez prises. Je n'ai fait à Cannes que ce que j'avais fait en Suisse avant d'y aller, en voici les preuves :

Etant à Berne, en 1849, nous reçûmes à la table du Seigneur un frère et une sœur anglais, venant de Béthesda. M. Foley (qui est je crois maintenant à Lausanne) pourra vous dire qu'il n'a pas voulu prendre la cène avec nous à cette occasion, tout en conservant des relations fraternelles avec nous. Quelques années plus tard, nous reçûmes de nouveau, à Boudevilliers, un frère venant de Béthesda. Je le fis savoir à M. Darby quelques semaines plus tard, à son passage au Val-de-Ruz.

Il est vrai que jusqu'à mon arrivée à Cannes, et avant d'être mieux éclairé par la connaissance plus intime des faits, je n'aurais pas pu reconnaître ou approuver les actes de Béthesda *comme corps*, aussi n'ai-je eu aucune communion avec cette assemblée pendant toutes les années qui se sont écoulées de 1849 à 1858. L'extrait suivant de la lettre que j'écrivis alors à M. Müller vous fera connaître ma position envers l'assemblée de Béthesda :

« A moins que le manifeste des dix ne soit retiré ou désavoué, je sens que je ne puis avoir communion avec vous. Quelle serait la position que je prendrais en Angleterre, si j'étais appelé à y agir, le Seigneur seul le sait, quoique pour le fond de l'affaire je me considère comme uni à ceux qui désapprouvent votre marche.

« Je ne me crois pas appelé à y agir, ma sphère de service est ici en Suisse, et je laisse la chose au Seigneur. Je crois que la confiance en Dieu a manqué dans cette affaire.

» Mais je dis ces choses clairement, quoique brièvement, afin que

vous n'ignoriez nullement ma position à votre égard, quoique je l'aie déjà dit auparavant. Je le dis aussi parce que, dans ce qui concerne nos besoins temporels, vous ne cessez pas de penser à nous, selon l'amour que vous nous portez. Je prie le Seigneur que dans cette affaire de donner et de recevoir, vous puissiez être vraiment guidé d'en Haut à mon égard, comme je désire l'être envers vous. »

Voilà donc la position que j'avais occupée depuis l'année 1849 à l'égard de l'assemblée de Bethesda. Mais je n'ai jamais pu rejeter des personnes saines dans la foi, venant de cette assemblée, et je n'en ai pas connu d'autres. J'étais absent de Bristol pendant toutes ces années, et M. Müller eut la délicatesse de ne pas m'exposer à la douleur de refuser ses offrandes. (Aucun autre don ne m'est parvenu de sa part, jusqu'à ma pleine et entière rentrée à Bethesda, en 1858.) Nos relations avec Bethesda *comme corps* cessèrent entièrement pendant toutes ces années, c'est-à-dire depuis l'envoi de la susdite lettre.

M. Darby sait que je n'approuvais pas sa circulaire, ni la conduite des frères d'Angleterre, quant à la discipline qu'ils avaient établie. M. Darby se rappellera les entretiens que nous eûmes sur ce sujet à Boudevilliers, à Berne et à Aigle.

A Aigle et dans d'autres localités, tous savent que lors de mon départ pour Cannes, je quittai la Suisse avec la bénédiction des frères, que jamais mes rapports avec eux n'avaient été plus doux. C'est uniquement au point de vue de l'Évangile que j'ai quitté ce pays, où tant de liens auraient pu m'empêcher de songer à un déplacement, si je n'avais eu la conviction profonde que je devais m'approcher de l'Italie pour concourir à l'évangélisation de ce pays, qui avait été pour moi un sujet de prière depuis de longues années. Je n'avais qu'une crainte : je savais que la question de la discipline anglaise avait été suscitée à Nice, et je craignais la proximité de cette ville. Je ne connaissais nullement M. Berger, pas même de nom. C'est dans ces dispositions que je suis arrivé à Cannes, heureux au moins, comme je le croyais, de travailler dans une assemblée qui ignorait ces tristes débats, qui depuis quelques années étaient de plus en plus un fardeau pour mon cœur. Mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies.

J'arrivai donc à Cannes au mois de décembre 1856. Quelques jours après, je fis la connaissance de M. Berger, qui me fut présenté comme un cher frère anglais, qui depuis deux mois avait édifié l'assemblée par sa marche et par sa piété. De plus, M. Berger demeurait à deux pas de mon domicile. Bientôt je fis la décou-

verte qu'il était membre d'une assemblée du voisinage de Londres, mise au ban par la discipline d'Angleterre. Mais j'étais si édifié par tout ce qu'il me disait de ces tristes affaires, par sa foi, par sa modération, par sa franchise, par son esprit de prière (je parle avec connaissance de cause), que j'écrivis une lettre à notre frère M. Darby, lui demandant comment on pouvait appliquer la discipline à un tel homme. Je savais qu'on était devenu plus intolérant que par le passé, et je désirais éviter des dangers pour les assemblées, en m'entretenant avec M. Darby paisiblement à cet égard, comme aussi j'étais plus convaincu que jamais que la discipline qui excluait de tels hommes était fautive. La réponse de M. Darby renfermait des accusations de la plus haute gravité contre M. Berger ; j'en donne ici la copie en langue anglaise avec ma traduction en regard :

As regards M. W. Berger, he was the depository of M. Newton's papers, and I had already, before my last interview, refused to have intercourse but by writing, and foolishly gave way to have a new, and if possible plainer proof than before, of his want of straightforwardness. He was engaged as M. Newton's defender in all the London matters, and it is not merely that he said things that were not straightforward, but I never heard him say one that was. In the meeting of which he is the chief leader, not only they are in association with Bethesda, but the chief of them taught the doctrine of Craik i. e. Christ's mortality, so that others not walking with us were glad to meet apart, and some were delivered and came among us. He will tell you, yes or no, I cannot tell you which, for he told us that there was no proof, and issued certain letters which proved it, and afterwards that he had been praying over them seven months, over three letters which in fact had been written

Pour ce qui concerne M. W. Berger, il a été le dépositaire des papiers de M. Newton, et déjà avant ma dernière entrevue j'avais refusé d'avoir des rapports avec lui, excepté par écrit; mais cédant imprudemment à cette demande, je n'obtins que des preuves plus claires, si cela était possible, de son manque de droiture.

Il a agi comme le défenseur de Newton dans toutes les affaires de Londres, et ce n'est pas assez de dire qu'il a avancé bien des choses manquant de droiture; mais je ne l'ai jamais entendu dire une seule chose qui fût complètement vraie.

Dans la réunion dont il est le conducteur principal, non-seulement ils sont en association avec Bethesda, mais le principal frère parmi eux a enseigné la doctrine de Craik, savoir: la mortalité de Christ, de sorte que d'autres personnes qui ne marchaient pas avec nous, furent heureuses de se réunir à part; d'autres furent délivrées et se joignirent à nous. Il vous dira oui ou non, lequel des deux, je

to his own cousin. I do not believe any who have passed through the London matters with him, and got clear, would trust themselves to any intercourse with him ⁴.

ne le sais pas, car, il nous dit qu'il n'y avait aucune preuve et publia certaines lettres qui le prouvaient. Ensuite, il nous dit qu'il avait prié sept mois au sujet de ces lettres, lesquelles de fait avaient été écrites à son cousin. Je ne crois pas qu'aucun de ceux qui ont été occupés avec lui des affaires de Londres, et qui a été ensuite délivré, entretiendrait aucune relation avec lui.

M. Darby me parla ensuite de deux autres personnes de l'assemblée de Nice, qu'il condamna de la même manière, et il termine ses accusations par ces paroles :

You have, in their several spheres, three of the most active agents of the system I abhor even more and more, which ruins every body that has (any thing) to say to it.

I do not know what... holds of M. Newton's blasphemies now, but I am sure that she has been for years one of his most active general agents as Berger was in his own way.

Vous avez, dans leurs sphères respectives, trois des agents les plus actifs du système que j'abhorre de plus en plus, et qui ruine tous ceux qui le touchent de loin ou de près.

Je ne connais pas ce que.... retient actuellement des blasphèmes de M. Newton, mais je suis sûr qu'elle a été pendant de longues années un de ses agents les plus actifs, d'une manière générale, comme Berger l'a été de son côté.

M. Berger, à qui j'avais communiqué la réponse de M. Darby, quoique douloureusement affecté par de telles accusations, eut néanmoins la débonnairété de lui répondre, et je renfermai sa lettre dans une réponse de ma part. Il n'y a pas lieu à la publication de ma réponse à M. Darby, j'en ai toutefois la copie ; mais je tiens à faire remarquer ici, encore une fois, que je suis prêt à produire dans une conférence ce qui serait jugé nécessaire pour éclairer les questions particulières. La réponse de M. Berger me paraît au contraire d'une importance générale, c'est pourquoi je vous en donne ici une traduction fidèle. J'en possède une copie en anglais, signée par M. Berger lui-même.

⁴ Il y a ici (comme vous le verrez) une ambiguïté dans l'anglais, qui se reproduit nécessairement en français, car on ne peut pas en saisir le sens.

Cannes (Var), France, le 15 Mars 1857.

Cher frère en Jésus-Christ,

Chercher à vous cacher que votre lettre de la semaine dernière à frère Espenett m'a profondément blessé, serait de l'affectation de ma part ; mais persuadé comme je le suis que d'autres chers enfants de Dieu souffrent de l'état actuel des choses, j'espère par la grâce de Dieu pouvoir m'arrêter aussi peu que possible sur mes propres blessures. Je chercherai seulement à vous donner tous les renseignements nécessaires, pour que vous puissiez avoir un jugement sain dans cette affaire, dans l'espoir que vous changerez et votre manière de penser et vos voies actuelles.

C'est joyeusement que je reconnais la grâce de Dieu en vous, comme aussi vos longues années de dévouement et de service envers notre Seigneur. Mais il est plus qu'évident pour ceux qui ont eu l'occasion de former leur jugement à cet égard, que vous êtes mal informé sur plusieurs choses.

Dans la crainte de Dieu, je veux dire quelques mots de ce qui me concerne.

Je puis solennellement affirmer que *je n'ai jamais été*, que *je ne suis pas maintenant* un agent de M. Newton. Il est vrai qu'il m'adressa et la lettre de refus d'assister aux réunions de Londres, et son livre de défense. Mais sir A. Campbell, Percy Hall, vous-même et plusieurs autres frères bien connus, vous me fîtes parvenir vos réponses concernant ces réunions. Toutes ces lettres, avec celle de M. Newton et son livre, furent remis aux deux frères Howard et à E. Cronin, avec lesquels j'agissais de concert, afin de pourvoir à l'arrangement de ces réunions. J'agissais comme secrétaire, et c'est ainsi, je le suppose, que vous m'adressâtes vos réponses de préférence aux trois autres, dont les noms furent attachés aussi bien que le mien à la dite invitation, quoique mon nom fût placé plus en relief que les leurs. Si M. Newton avait un but quelconque en m'envoyant son livre et sa lettre, je l'ignore ; mais j'ai agi avec la plus grande franchise et je n'ai rien gardé pour moi.

Pour ce qui concerne les doctrines renfermées dans les traités de Newton, je crois pouvoir dire que je les ai examinées à fond pendant un séjour de cinq mois et demi que je faisais à Torquay pour ma santé, pendant l'hiver de 1847 (je crois). Je fis des extraits des portions essentiellement mauvaises, qu'aucun contexte possible ne peut autoriser. Ces extraits, avec mes notes, je les possède encore, et ainsi muni je fis une visite à M. Newton, et en amour fidèle, je remplis mon devoir, Dieu le sait ; j'en ai la con-

science tranquille comme devant Lui. J'espère que le jour viendra où je pourrais vous raconter mon entrevue et ce qui se passa à cette occasion. Qu'il suffise de dire que je crois que ces doctrines ôtent à Christ sa qualité de Sauveur, et puisqu'elles sont telles, j'espère, par la grâce de Dieu, que je ne manquerai jamais d'énergie ou de fermeté en cherchant à les bannir de tout cœur chrétien, comme aussi de toute assemblée chrétienne, autant que cela dépendra de moi. Je puis aussi dire, en toute vérité, que je n'ai jamais eu la moindre tendance pour ses doctrines *avant cette visite*.

Si, après cette déclaration, cher frère, vous continuez à juger que je suis un de ses plus actifs agents, il faut de toute nécessité que je vous en demande les preuves. Depuis ce temps-là, je ne l'ai jamais vu, si j'excepte ce qu'un voyageur de chemin de fer peut voir de quelqu'un dans une gare, tandis que ce voyageur passe en wagon; et même il ne me vit pas à cette occasion. Je ne lui ai jamais écrit, je n'ai reçu aucune lettre de lui ou de ses amis que je sache non plus, depuis la susdite visite.

Que mon jugement fut différent du jugement de plusieurs autres frères sur la manière d'agir envers Newton, à l'occasion de ces affaires de Londres, je l'admets sans difficulté. Et je crois encore qu'il y a eu bien des paroles, aussi bien des actes, qu'on ne pouvait pas approuver, et je n'étais pas seul de cette opinion. Je pense que c'est ce qui vous a fait croire que j'étais un des agents de Newton. Je prie Dieu qu'il n'y ait personne de plus actif que moi en répandant ou en approuvant les doctrines de Newton; dans ce cas elles seront bientôt éteintes.

Et maintenant, quelques mots quant à la doctrine de Craik. Il serait difficile de définir les sentiments d'un autre, mais je vous dirai franchement les miens, et je crois que Craik y souscrirait, et bien d'autres que je connais et que j'aime. Ne me faites pas pécheur pour une parole, et si je suis dans l'erreur, ayez la bonté de me montrer le droit chemin, et j'espère que j'y marcherai. Je serai aussi bref que possible.

Je conçois donc que dès le moment où Jésus, ou plutôt la Parole fut faite chair, née d'une femme, Lui (parlant de sa nature humaine) reçut *la capacité de mourir*. Mais il n'était pas *sous l'obligation* de mourir, ni à cause de sa relation avec nous, ni à cause d'aucune sentence de mort qui reposât sur lui, ni d'aucune autre cause, et qui plus est, il était impossible qu'il mourût, excepté à l'heure fixée par le Père, et comme Agneau de Dieu. Sous un autre point de vue, Il LAISSA sa vie, afin de la reprendre.

Si je saisis bien les pensées du capitaine Hall, il croit que cette *capacité* de mourir n'existait pas avant la croix. Je ne m'arrêterai pas plus longtemps ici. Je désire plutôt adorer et apprendre en ces choses, et ne pas être trouvé combattant contre Dieu, dans la sagesse de l'homme¹.

Les expressions de Craik ne furent *jamais* approuvées par aucun de nous à Hackney, et certainement on *n'a jamais enseigné* ces choses ; mais depuis que le sujet a été placé devant nous, j'ai cherché, de concert avec mes frères, à avoir un jugement clair, et je crois que nous y sommes parvenus, selon ce que j'en ai dit plus haut ; mais je dis encore : « aidez-nous. »

Il y a d'autres inexactitudes dans votre lettre, mais elles sont peu importantes, comparées à celles dont je viens de parler. Cependant je veux en signaler une ou deux. Je ne me souviens pas que vous ayez jamais refusé des rapports avec moi, et dans l'affaire du Dr Lazonon, c'est *vous qui l'avez désiré*, et c'est *moi qui m'y suis refusé*, à moins que les accusations que vous aviez faites contre moi par écrit ne fussent prouvées par écrit. Vous répondez que nous avions peur de vous rencontrer. Mais si vous consultez la correspondance, elle parlera par elle-même.

Vous parlez de sept mois pendant lesquels j'aurais prié au sujet de quelque chose. Ni Espenett, ni moi, ne pouvons comprendre de quoi il s'agit. Pour ce qui concerne les vues de Craik ou de Captain Hall, je ne crois pas avoir eu besoin d'y penser sept jours, ou même sept heures. Je ne sais pas à quoi vous faites allusion.

Pour conclure, je suis heureux devant Dieu ; j'ai une conscience nette et éclairée, je l'espère, par sa Parole. C'est à Christ que je répondrai comme à mon Maître. Il agit fidèlement et ne se trompe pas. Que je sois mal jugé, c'est bien douloureux, mais notre Seigneur l'a aussi été. Le jour approche où les choses secrètes seront manifestées, et ma justice à l'égard de Newton sera rendue manifeste en ce jour-là, si cela n'a pas lieu auparavant. Mais Dieu soit béni, un grand nombre de mes frères savent maintenant ce qu'il en est concernant ces choses.

Je voudrais ajouter que je suis tout disposé, même désireux que tout ce dont vous m'accusez *maintenant*, comme aussi tout ce dont vous m'avez accusé dans l'affaire du Dr Lazonon, soit solennellement placé devant quelques chrétiens impartiaux, ou devant une assemblée chrétienne quelconque, qui serait impartiale, et je prie Dieu de donner son verdict solennel dans toute l'affaire.

¹ M. Berger croyait alors comme moi que les expressions imputées à M. Craik avaient été en effet employées par lui. Lire ce que j'en ai dit p. 29 de cet écrit.

Un mot de plus et je m'en remettrai ainsi que cette affaire à la garde de Dieu. Je ne puis m'empêcher de penser qu'avant que l'un ou l'autre de nous soit enlevé de ce monde pour être auprès du Seigneur, il sera rendu *manifeste ici-bas*, ou que je suis un des trois agents les plus actifs de M. Newton, ou que J. N. Darby a avancé des accusations solennelles et fausses. Je prie Dieu qu'il en soit ainsi ; ma confiance est : « Rien n'est trop difficile pour le Seigneur. » Si nous combattons contre Lui, malheur à nous !

Cher frère, malgré les choses dures que vous avez dites de moi, j'ai des pensées d'amour à votre égard, et un mot exprimant votre regret suffira pour guérir les blessures que vous m'avez faites.

Je vous supplie, au nom du Seigneur, considérez vos voies. Je vous demande, non pas de vous relâcher en exposant, en résistant, et en bannissant toute mauvaise doctrine parmi nous, mais de mettre un frein sur vos lèvres, afin qu'elles ne profèrent pas des choses perverses et fausses, et qu'ainsi vous ne tombiez pas dans la condamnation.

En toute sincérité et avec ferveur je demande votre bénédiction et je suis votre frère en Christ.

(Signé) William Thomas BERGER.

M. J. N. Darby.

M. Darby ne répondit pas à cette lettre. Dans celle qu'il m'adressa, en réponse à la mienne, il me dit : « Les preuves des actes publics de M. Berger ne sont pas difficiles à trouver, quoique dix ou onze ans se soient écoulés depuis lors. Sans doute elles ne sont ni à Pau, d'où M. Darby m'écrivait, ni à Nice. Après la réception de votre lettre, je n'alléguerai pas ma propre affirmation, mais il faut que vous m'excusiez si j'agis conformément à la connaissance personnelle que j'ai des faits, et quant à M. Berger, je n'aurai rien à dire ni en public ni en particulier. Si, quand on pourrait avoir les témoins et les preuves nécessaires il désire connaître les motifs de ma conduite, je suis prêt à les donner... »

Je ne suis pas le moins du monde persuadé qu'il ne retient pas la fausse doctrine de Craik, je pense que vous le supposez innocent, mais comme c'est une affaire de jugement spirituel, je suppose qu'il m'est permis de douter que vous ayez raison. » — (M. Darby.)

Qui étais-je, mes frères, pour exiger de l'assemblée de Cannes (qui avait reçu M. Berger et qui avait été édifié par sa marche depuis trois ou quatre mois⁴), la rejection d'un tel homme, malgré

⁴ Depuis mon arrivée à Cannes, deux ou trois mois s'étaient déjà écoulés, outre les deux mois qui avaient précédé mon arrivée.

l'évidence que j'avais de son innocence, et cela sous mes propres yeux. La lettre du frère M. Berger porte avec elle un cachet de vérité que toute sa conduite a justifié. De plus, M. Darby est-il autorisé, dans son jugement spirituel, à juger autrement que par la confession de la bouche ? Où en sommes-nous s'il en est ainsi ! Il est facile de fétrir le caractère de ses frères, comme M. Darby l'a fait ailleurs.

Dans une lettre adressée, en 1839, à M. Foulquier, de Genève, et qu'un de mes amis a eue sous les yeux⁴, M. Darby nous accuse d'être sous l'action de Satan, affirmant que la conséquence naturelle de l'action de Satan est la fausseté, que ni la droiture naturelle, ni celle de la grâce ne sauraient demeurer debout sous l'action de Satan. Je ne cite pas les accusations les plus graves, ni de la lettre que M. Darby m'écrivit de Pau, ni de celle qu'il écrivit à M. Foulquier. Mais je les possède encore l'une et l'autre, et je les garde comme preuve de ce que j'affirme, jusqu'au jour bienheureux où je pourrai les détruire. Ce jour arrivera, je l'espère, selon la grâce de Dieu et selon sa toute-puissance. Mais voulez-vous, mes frères, baser toute une discipline sur des affirmations semblables et *qu'on ne permet pas de contrôler*. Voyez la lettre à M. Foulquier, où M. Darby rend grâces à Dieu de ce que les frères de Genève n'ont pas voulu examiner ces choses, car dit-il, « toute cette affaire est de Satan. »

Et maintenant, que je vous raconte, en aussi peu de mots que possible, les principaux faits de la discipline établie à Aigle, à cause de la réception de M. Berger, à Cannes.

Dans le désir d'éviter des difficultés avec les frères, en Suisse, je communiquai à quatre ou cinq frères conducteurs de ce pays ce qui venait de se passer à Cannes. Je savais que si je ne l'annonçais pas moi-même, on m'accuserait de fausseté, etc., car de tels jugements n'ont jamais manqué dans cette discipline. Ces lettres étaient plus ou moins des lettres d'amitié fraternelle. Je leur devais à tous un mot. J'espère que les frères MM. C. Eynard, Guinand, Rossier et Ramel feront droit à cette remarque. Dieu est témoin que je les écrivis avec le vif désir de détourner des assemblées de la Suisse les orages dont elles furent menacées. J'ai des copies des plus importantes de ces lettres. Elles ne furent pas un cri de guerre, comme on l'a dit ; du reste on peut encore les examiner. Enfin, le moment de mon retour arrivait. M. Burnier, d'Aigle, me fit part de tout ce dont j'étais accusé, me priant de

⁴ Cet ami en fit une copie avec la permission du frère qui la lui avait montrée.

répondre à ces accusations. D'ailleurs j'avais eu l'intention d'y retourner au printemps ⁴. Mon appartement n'était pas même remis, et l'enfant d'un de nos frères, que nous avions placé provisoirement chez des amis à Yvorne, nous attendait pour rentrer de nouveau sous notre toit. D'ailleurs les chaleurs du midi m'obligent à quitter Cannes pendant la saison d'été. Je retournai en un mot *chez moi*, SANS AUCUNE INTENTION d'occuper les assemblées de cette question, *Dieu le sait.*

Ma première demande à frère Burnier, lorsqu'il m'eut fait part des choses graves qui se préparaient, fut : « Suis-je accusé officiellement ? » A sa réponse négative, je dis : « Je prends donc ma place, comme quand je suis parti. » La première réunion fut une réunion de prière. Je lus le 17^m chapitre de l'Evangile de Jean, sans exposition quelconque. A la fin de la réunion, un frère se leva pour m'accuser d'avoir quitté les frères. Ce fut le commencement d'une longue et pénible discussion qui dura jusqu'à minuit. Bien loin que les difficultés se fussent aplanies dans cette discussion, elles avaient augmenté, de sorte que, dans un but de paix, je dis aux frères que puisque j'étais accusé, je ne pourrais pas me présenter à la table du Seigneur ; que j'assisterais aux autres réunions comme auditeur, mais que pour éviter des sentiments pénibles à tous, nous ne nous présenterions pas à la réunion de la sainte cène, le culte du matin, jusqu'à leur décision dans cette affaire. Les frères d'Aigle me surent gré de cette conduite, et si les frères influents d'autres assemblées ne s'étaient pas présentés aux longues discussions qui suivirent ce premier entretien, le résultat, quant à l'immense majorité de l'assemblée, n'eut pas été douteux. On n'aurait fait aucune difficulté.

Mais on insistait depuis le dehors, et sous cette contrainte l'assemblée, d'Aigle m'adressa, ainsi qu'à mon épouse, une lettre d'avertissement et d'exhortation, lettre fort modérée, et même affectueusement fraternelle quant à la forme, mais on nous fit connaître en même temps ce qui suit : « Les frères ont été unanimes pour reconnaître que vous avez gravement manqué en vous associant avec des personnes qu'ils ne pourraient pas recevoir au milieu d'eux. Ils ont été unanimes aussi pour vous demander de le reconnaître avec eux, en vous priant de réfléchir aux graves conséquences qui pourraient résulter pour le témoignage en Suisse, si vous veniez à persister dans la voie dans laquelle vous

⁴ Je donne ces détails uniquement dans le but de faire comprendre que la pensée de faire la guerre aux frères n'existait pas chez moi.

êtes entré. En conséquence, les frères ont suspendu leurs conférences ainsi que la manifestation de leur communion avec vous par la fraction du pain, jusqu'à l'entière solution de la question par les frères de l'assemblée d'Aigle. »

Je parle de contrainte exercée sur l'assemblée. La plupart des frères se taisaient, car, étant présent moi-même, je sais quelle était la valeur de ce blâme. Sans doute les frères, par leur silence ont consenti. Je n'accuse personne de mensonge. Ce blâme a été si peu unanime, que, quelques semaines plus tard, lors de la retraite de quelques frères, on m'écrivit les lignes suivantes : « Puis, comme nous estimons qu'il en résulte que la première lettre que nous vous avons adressée sous date du 18 juin ne peut plus, non plus, être envisagée comme ayant été l'expression vraie et suffisamment claire de la pensée de l'assemblée, qui d'ailleurs n'avait déjà pas été unanime alors, nous avons décidé d'annuler complètement ces deux lettres des 18 et 29 juin dernier, en sorte que vous n'êtes sous le poids d'aucun jugement quelconque prononcé par l'assemblée contre vous. »

Je ne fus pas présent à l'assemblée quand cette dernière décision fut prise, comme aussi je ne l'avais provoquée en aucune manière. Mais ces faits montrent clairement ce qui arrive quand on veut forcer une assemblée d'adopter une ligne de marche qui est contraire à ses convictions. Des inconséquences, des apparences de mensonge viennent toujours à la suite de pareilles tentatives. Les frères d'Aigle se souviendront de l'incident suivant, qui vous fera comprendre plus clairement les choses bizarres et anormales qui ont toujours accompagné cette discipline. Pendant mon premier séjour à Cannes, un jeune frère anglais, aimable et réellement pieux, mais imbu du système de discipline qui nous occupe, vint séjourner aussi dans cette ville. Il vint me trouver, et pour être vrai avec lui, je l'informai de ce qui se passait dans l'assemblée. Je le reçus comme chrétien de tout mon cœur, malgré son absence des assemblées de culte à cause de la présence de M. Berger. Il logea chez nous pendant quinze jours ou trois semaines, assista au culte de famille avec bonheur, m'accompagna dans mes visites de malades, enfin nous fûmes fort heureux ensemble. Lui de son côté sentait que le lien qui nous unissait était celui du Seigneur et du Saint-Esprit, et moi de mon côté je n'avais nul désir de lui imputer l'inconséquence de ses actes, voyant en lui une âme chère à Christ. Il nous quitta avant notre départ de Cannes, voyagea en Italie, puis arriva à Aigle pendant les débats dont nous parlons. Quoique je fusse déjà accusé par l'assemblée de parti-

icipation au mal, par la réception de M. Berger à Cannes, ce jeune frère vint de nouveau réclamer l'hospitalité sous notre toit. Nous le reçûmes de tout notre cœur, et de nouveau nous fûmes fort heureux ensemble. Il assistait à toutes les discussions qui eurent lieu à mon sujet ; puis enfin, étant appelé par les frères à donner son opinion, voici comment il s'exprima : « J'ai logé chez notre frère E. à Cannes et ici à Aigle ; j'ai été fort heureux avec lui ; il n'y a personne avec qui j'aie plus de communion qu'avec notre frère, mais *il faut l'excommunier.* » Les frères se souviendront de ces paroles.

Voilà donc, mes frères, de quelle manière un système humain *est en opposition au Saint-Esprit.* Il fallait que ce jeune frère prononçât l'exclusion d'un homme avec qui le Saint-Esprit lui donnait une pleine communion. Nos amis d'Aigle n'oublieront pas cet épisode, qu'il me répugne de citer, car je ne désire nullement rendre témoignage à moi-même, mais ce fait rend si palpable la fausseté du système que j'ai cru devoir le reproduire. Ce qu'il y a de plus étrange, et comme si Dieu l'avait permis, pour démontrer une fois de plus la folie de ces choses, ce jeune frère était encore chez nous lorsqu'il se prononça de cette manière et continua encore à y rester quelque temps. Il était parfaitement sincère, je n'en doute pas ; mais voilà les inconséquences qui se produisent par milliers en poursuivant une discipline qui nous force d'agir *contre le témoignage du Saint-Esprit, contre nos propres convictions chrétiennes.*

Je répondis comme suit à la lettre des frères de l'assemblée d'Aigle par laquelle ils nous invitaient à reconnaître que nous avions gravement manqué à Cannes :

« Dans la crainte de Dieu, ni moi ni ma femme nous ne pouvons reconnaître avec vous que nous ayons gravement manqué en nous associant avec les personnes à Cannes et à Nice que vous déclarez ne pas pouvoir recevoir au milieu de vous. Nous attendons donc la solution définitive. »

J'accompagnai cette réponse de plusieurs réflexions qui avaient pour but d'éclairer nos frères sur ces tristes affaires ; réflexions qui n'ont pas leur place ici, mais dont j'ai aussi la copie. Voici la décision de l'assemblée d'Aigle :

« Ensuite : nous attendons, dites-vous, la solution définitive. » Les frères ne peuvent que maintenir expressément leur désapprobation et vous exprimer leur profonde douleur.

Quant à vos réflexions, nous ne pouvons les admettre, elles ne paraissent plaider qu'en faveur de la confusion dans le cas qui

nous occupe. Nous sommes et demeurons nets de toute communion, non-seulement avec l'hérésie inqualifiable qui a paru en Angleterre, mais même avec ceux qui, tout en la désavouant de bouche, n'en restent pas moins en communion avouée avec des assemblées assez peu jalouses de la gloire du Seigneur que cette hérésie attaque, pour se séparer et protester contre les frères dont il s'est servi pour maintenir sa vérité bénie, l'unité et le témoignage, et pour combattre et arrêter le mal. Pour nous, il n'y a pas la confusion que vous voulez y voir.

Toutefois, nous ne cessons pas d'espérer que vous pouvez en revenir, et qu'à l'avenir, pour l'amour du Seigneur, vous ne maintiendrez pas une position alarmante, soit pour vous, soit pour nous. Nous croyons maintenant devoir vous laisser la porte ouverte, remettant à votre conscience le soin de juger ce que vous pouvez droitement faire devant Dieu. Nous croyons devoir faire connaître notre décision aux assemblées de Cannes et de Nice, et nous réserver d'en faire part aux assemblées de la Suisse, vu qu'à plusieurs frères de ces assemblées vous avez, cet hiver, annoncé votre regrettable changement.

Telle est notre solution définitive. Que le Seigneur, dans sa grâce, nous donne de garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix.

Nous demeurons vos bien affectionnés en Christ notre Seigneur.
Pour l'assemblée d'Aigle, d'ordre des frères.

F. Burnier.

M. Pittet.

H. Aubert,

M. F. Burnier, qui était chargé de me remettre cette décision de l'assemblée d'Aigle, ajouta ce qui suit :

Cher frère, l'autre soir, après la rédaction de cette lettre, j'ai fait cette question aux frères : Si frère E., à la réception de cette lettre, trouve bon de revenir à la cène, de rentrer au milieu de nous, sera-t-il reçu cordialement, fraternellement, sans arrière-pensée ? Oui ! répondirent tous les frères.

Je rentrai sans dire mot ; j'aurais pu dire que je ne m'étais jamais séparé des frères, etc., mais je ne le fis pas. Je ne demandai que la paix, par la grâce de Dieu, me trouvant trop heureux de n'avoir plus à m'occuper de ces questions.

Quelque temps après, me trouvant seul avec un autre frère, dans une réunion de prière, je priai après lui. Plus tard, dans deux ou trois autres occasions, je pris la parole au milieu des

frères comme par le passé, quoique avec une certaine lenteur. On savait que deux ou trois frères n'étaient pas contents de la décision de la lettre. Nous étions inquiétés par certaines rumeurs venant de Lausanne, lorsqu'un lundi soir, à la conférence hebdomadaire des frères, un des frères de l'assemblée lut une lettre de M. Guinand, par laquelle il déclarait se séparer de l'assemblée d'Aigle pendant qu'elle demeurerait dans son état actuel, disant que mes intentions et mes plans se révélaient en ce que j'avais parlé dans l'assemblée. On rendit témoignage que je n'avais jamais parlé d'aucun sujet particulier, et qu'on avait été édifié; néanmoins trois frères déclarèrent devoir suivre M. Guinand. En vain je déclarai aux frères que la communion m'était plus chère que le ministère de la parole, et que s'il le fallait *je garderais le silence dans toutes les assemblées de la Suisse*, jusqu'à ce que la confiance mutuelle fût rétablie. En vain je protestai par une lettre de sept ou huit pages auprès de notre frère M. Guinand, déclarant qu'aucune des choses qu'il *supposait* n'était vraie. Cette lettre aurait dû le convaincre de la vérité des choses. *La scission fut maintenue*. Un de ceux qui se retira le soir même, m'avait témoigné le matin sa grande satisfaction de ce que tout était terminé. Mais, instruit pendant le jour de la lettre de M. Guinand, il suivit ce dernier.

Dès lors, je n'ai reçu aucune communication de ce frère, il ne répondit pas à ma lettre, quoique j'eusse offert d'aller le voir chez lui, ou chez une sœur en Christ demeurant à Lausanne où j'allais passer une journée⁴.

Telle fut, mes frères, la triste séparation d'Aigle, et les témoins de ces scènes sont encore en vie; vous pouvez les consulter.

Je n'ai pas à vous occuper des affaires de Vevey et de Lavigny, ni de tant d'autres conséquences douloureuses de l'application de la discipline à Aigle. On remplirait des volumes de ces tristes affaires, de ces douleurs presque sans exemple dans l'histoire des églises depuis cent ans. Mon but a été de vous démontrer des principes, et les commencements de ces choses soit en Angleterre soit en Suisse. Je crois vous avoir donné un fil successif des principaux faits. Le reste ne nous concerne pas ici, le Seigneur seul connaît

⁴ J'ai pourtant lieu de croire que ma rentrée dans l'assemblée était due en partie à l'influence de M. Guinand, quoique je ne possède pas de documents qui le prouvent. A-t-il plus tard cédé lui-même à d'autres influences? Je l'ignore. Mais je tiens à constater ici ce qui me paraît être la vérité quant à ma première rentrée dans l'assemblée d'Aigle.

le baptême de douleur par lequel nous avons passé. Mais ces larmes ne sont-elles pas devant Lui ? « Mets mes larmes dans tes vaisseaux. » Je n'ai qu'à ajouter quelques mots.

Voulez-vous, mes frères, persévérer à résister au témoignage du Saint-Esprit, au témoignage de vos propres convictions chrétiennes pour appuyer ce système ? *Vous savez que nous sommes des frères sains en la foi, ou vous pouvez le savoir si vous le voulez et si vous vous en tenez aux règles de l'Écriture pour le savoir.* Ne croyez pas que ce soit un petit péché que de rejeter le moindre de ceux qui croient en Jésus. Je me demande quelquefois si cela est vrai, s'il est possible que vous en soyez venus à rejeter des enfants de Dieu comme vous le faites. Les dissensions *sans fin*, parmi les frères, sont la réponse de Dieu à ces écarts, les envies, les jalousies qui pullulent de toutes parts et sur d'autres sujets, montrent clairement qu'on a abandonné le premier amour, le premier amour envers les frères, *comme le premier amour envers le Seigneur.*

Mais je m'arrête, excepté pour vous dire que si une seule phrase s'est échappée de ma plume qui soit contraire à l'amour, j'en demande sincèrement pardon à Dieu et à mes frères. Je ne voudrais en aucune manière pécher contre mes opposants. Oh ! revenez de pareils égarements. Pour être invité au banquet des noces de l'Agneau, il faut que l'Église *se pare*, « son épouse s'est parée. » N'entendez-vous pas le cri de minuit ? faut-il battre ses compagnons de service jusqu'à la fin ? Non ; *Dieu nous donnera d'être ainsi parés*, je crois que Dieu nous purifiera. Mais sommes-nous déjà *pratiquement* revêtus de ce fin lin pur et éclatant qui est la justice des saints ? « L'épée devorera-t-elle sans cesse, ne savez-vous pas qu'à la fin il y a de l'amertume ? »

Seigneur ! exauce les soupirs de nos cœurs, qui te demandent que nous puissions croître et abonder de plus en plus en charité les uns envers les autres et envers tous... pour affermir nos cœurs sans reproche, en sainteté, devant Dieu, qui est notre Père, à la venue de notre Seigneur Jésus-Christ accompagné de tous ses saints. Amen !

La question de la doctrine.

J'ai exprimé ailleurs une opinion à l'égard de l'hérésie imputée à M. Newton, sans motiver cette opinion.

Je transcris ici ce que j'ai dit à cet égard dans ma précédente brochure.

« Dans un premier travail, page 19, j'avais fait des extraits des » ouvrages de M. Newton, pour les joindre à ces pensées sur la » discipline qu'on établit actuellement; je l'avais fait pour mon- » trer combien il était difficile d'exiger de Béthesda et d'autres as- » semblées, de se prononcer sur les traités eux-mêmes par rapport » à l'hérésie. J'avais aussi exprimé mon opinion sur ces traités, sa- » voir que, quelles que soient les exagérations et les choses blâ- » mables dans les écrits de M. Newton, je ne puis toutefois pas le » déclarer hérétique, et il y a d'autres chrétiens, même des doc- » teurs dans l'Eglise, qui ont des doutes aussi sérieux que moi- » même sur ce point, des chrétiens et des docteurs qui ne mar- » chent pas avec nous. Mais je crois devoir ne pas publier ces » extraits, et cela dans la crainte de Dieu. Voici mes motifs pour » ne pas les publier :

» 1° Parce que je crois qu'il y a une confusion blâmable et des » exagérations dans les traités de M. Newton, et qu'il s'est livré » aux tendances d'un esprit spéculatif;

» 2° Quelle que soit mon opinion quant à la culpabilité ou à la » non culpabilité de M. Newton, quant à l'hérésie, je ne suis pas » en droit d'imposer M. Newton à une église quelconque, lors » même que j'en aurais le désir, surtout en vue des divers ju- » gements portés sur ses écrits;

» 3° Mais je n'ai pas même le désir de me prononcer moi-même » sur ce point, parce que je crois que M. Newton est appelé, quoi » qu'il en soit, à retirer ses traités et à donner cette preuve d'amour » à l'Eglise du Seigneur, qui assurément peut se passer de ses » écrits, écrits qui n'édifieraient pas les simples chrétiens, à cause » de la confusion qui y existe; et si M. Newton ne se rend pas » aux sollicitations des frères, sur ce point, je le crois coupable.

» Si l'on veut tirer de cette déclaration que je suis un adhérent » de M. Newton (et par cela on entend un hérétique), c'est une » preuve de plus de l'injustice et de l'esprit de parti qui règnent » parmi nous, et les conséquences de telles injustices retomberont » sur ceux qui les commettent, et non pas sur ceux qui les subis- » sent. Il y a un Dieu juste, un Père qui est juste, à qui on se re-

» met, et qui tôt ou tard manifestera notre justice comme la lumière, Ps. XXXVII, 8, 6, et cela quoique nous ne soyons que des serviteurs inutiles.

» Tout ce que je puis vous dire, et à quelques-uns qui m'accusent dans ce sens, *c'est que ceux qui me connaissent* (et il y en a par la bonté de Dieu), savent que ma foi n'est nullement changée à l'égard des précieuses vérités touchant la personne de notre adorable Sauveur. Il s'agit simplement de la différence entre le droit et le fait. Quant aux erreurs imputées, je les abhorre. M. Newton en est-il coupable? c'est ce que je laisse à Dieu de manifester, quoique j'aie exprimé mon opinion. Mais la question de la discipline établie parmi nous est complètement différente de celle-ci, et je vous prie d'y prendre garde.

» Voici de quelle manière je fus amené à lire les traités de M. Newton. Pendant l'hiver qui vient de s'écouler, les frères de Nice me prièrent de me joindre à eux pour voir s'il y avait lieu à recevoir ou ne pas recevoir à la table du Seigneur une sœur anglaise qui demandait la communion au milieu d'eux. Nous exigeâmes de cette sœur des conditions qu'elle reconnut être justes si les choses étaient telles que nous les lui avions présentées. Elle nous déclara que M. Newton n'avait pas écrit des choses semblables à celles dont nous l'accusions. Pour la convaincre, nous ne nous refusâmes pas à examiner les traités que cette sœur fit venir de Genève. J'étais convaincu pour ma part, ou à peu près convaincu que cette sœur avait entièrement tort; mais à ma grande surprise, je fis la découverte, en me mettant à lire les traités, que jusque là je n'avais jamais lu ce que M. Newton avait écrit. Les brochures que je croyais être de lui n'étaient que des commentaires sur ses ouvrages, avec quelques extraits des notes prises par autrui pendant une de ses méditations. Ce fut donc en remplissant notre devoir comme conducteurs, que nous fûmes obligés de prendre connaissance des traités dans lesquels M. Newton a consigné sa croyance. Je tiens seulement à constater ici l'histoire de la chose. Je n'ajoute rien à ce que j'ai dit plus haut sur les traités eux-mêmes. »

J'aurais mieux fait si j'avais motivé cette opinion. Un frère a fait, très-justement, « la remarque que j'avais dit trop ou pas assez. » Mais, mes motifs étaient droits par la grâce de Dieu. Premièrement, j'ai craint, et je crains encore de mettre devant les enfants de Dieu des sujets de ce genre. Je ne craignais pas de ne pas pouvoir appuyer mon opinion par des extraits suffisamment clairs pour la justifier, mais j'ai en horreur des controverses sur

la personne et sur l'œuvre du Seigneur Jésus, et je crains par-dessus toutes choses des discussions qui pourraient détourner les croyants de la simplicité de leur foi, même à un degré quelconque. De sorte que je supprimai de mon travail ce qui m'aurait justifié, je le crois, dans cette opinion.

Mais, d'un autre côté, je croyais devoir manifester publiquement une opinion que j'avais dû exprimer à un certain nombre de frères, d'autant plus que je crois l'avoir fait avec prudence, comme aussi avec une entière franchise et en ayant égard aux divers jugements portés sur ses écrits. Je crois, mes frères, que des juges impartiaux prononceraient ce verdict sur la manière avec laquelle j'ai exprimé cette opinion et ne me condamneraient pas comme Newtoniste, en affirmant, comme l'a fait M. Darby, que « Bettex et Espenett sont les appuis du faux Christ que M. Newton prêche. » Ainsi, M. Bettex, qui n'a rien pu dire à cet égard, est placé sur la même ligne que moi, et même dans une lettre à l'assemblée de Lavigny, M. Darby le traite fort rudement pour avoir gardé le silence. M. Bettex ne pouvait pas s'exprimer sur ces sujets, ne connaissant pas les ouvrages de M. Newton, excepté par quelques extraits, les uns favorables, les autres défavorables. Or dans une question de ce genre, il faut connaître à fond les traités incriminés, pour avoir une véritable conviction.

Mais tout ce qui a été dit et redit depuis lors m'oblige à porter à votre connaissance quelques faits relatifs à M. Newton et à sa doctrine.

Dans une conférence particulière je pourrais prouver que c'est après avoir pris connaissance des ouvrages *incriminés* que j'ai parlé, et seulement alors. C'est un examen sérieux de ces écrits qui m'a porté à m'exprimer comme je l'ai fait.

Quelques-unes des choses les plus graves qu'on reproche à M. Newton, se trouvent consignées dans des notes de ses méditations, qu'il n'a jamais vues, et qui furent publiées à son insu. De plus, M. Newton dit dans son « introduction aux observations : » « Je voudrais saisir cette occasion de déclarer que je ne suis pas responsable des notes de mes méditations qui peuvent être en circulation maintenant ou qui pourront l'être plus tard, à moins qu'elles ne soient revêtues de ma signature. »

Les trois extraits suivants des ouvrages de M. Newton touchent les points capitaux quant à l'hérésie qu'on lui impute, vous jugerez, mes frères, après avoir lu ces extraits, si j'ai dû hésiter avant de l'appeler hérétique. Du reste je n'en accepte pas non plus la responsabilité. Je cite ces extraits seulement afin qu'on connaisse toute la vérité dans cette affaire.

Souffrances de Gethsémané comparées à celles de la croix.

« De peur qu'on ne pense que je veuille déprécier la croix, parce que je parle avec énergie des autres souffrances qui l'ont précédée, je désire vivement mettre mes lecteurs en garde contre la possibilité de me supposer coupable d'un tel péché. Toutes les souffrances qui ont précédé la croix, même celles de Gethsémané, quelque nécessaires qu'elles fussent selon la direction toute sage de Dieu pour manifester l'excellence intrinsèque de Christ et pour compléter cette seule obéissance (Rom. 5.) qui est imputée dans toute sa valeur à nous qui croyons, cependant, aucune de ces souffrances n'aurait prévalu pour expier le péché, car le péché ne pouvait être expié que par l'effusion du sang, et par cela seul. « Sans effusion du sang, il n'y a pas rémission de péché. » Hébr., ch. IX. Justifiés par son sang. Rom. V. C'est le sang qui fait l'expiation pour l'âme. Lev. XVII, v. 11. Les souffrances de Christ, comme substitut sur la croix, et le fait que ce fut le moment dans lequel la vengeance de la main de Dieu fut versée sur le grand substitut de son peuple racheté, sont deux traits qui, à eux seuls, donnent une prééminence et un caractère distinctif à la croix, comme étant au-dessus de toutes les autres époques de ses souffrances. C'est la grande heure de ses souffrances, c'est L'HEURE (en lettres romaines) à laquelle nos âmes travaillées par le péché regardent et trouvent la paix, la paix éternelle. « Il a fait la paix par le sang de la croix. » (Newton.) — Remarques, page 2.

Ce qui était dû personnellement à Christ.

« S'il est question de la position personnelle de Christ (autant après qu'avant qu'il fut fait chair), la bénédiction seule lui était due. Même comme Israélite sous la loi, Il avait droit à toute bénédiction, et certainement son droit n'était pas moindre comme Fils éternel au sein du Père, ou comme Fils de Dieu, né d'une femme, toujours et également le bien-aimé du Père. Par conséquent, même après avoir été fait chair, après l'avoir prise en telle sorte qu'Il occupait ainsi une position relative, s'il avait voulu demander ce qui était dû à sa position personnelle, Il aurait cessé d'être affligé; Il aurait été soutenu d'une manière miraculeuse, ou enlevé au ciel, ou transfiguré comme sur la sainte montagne. » Ne penses-tu pas que, *même maintenant*, je pourrais prier mon Père et il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges. Mais com-

ment seraient accomplies les Ecritures qui disent qu'il faut que cela arrive ainsi ? »

(Newton). — Lettre sur des sujets relatifs à l'humanité du Seigneur. p. 24.

Confession de foi.

« Je suis heureux de pouvoir dire que j'estime, comme l'évêque Pearson, que Christ, quoiqu'Il prit un corps mortel, ne fut sous aucune nécessité de mourir *comme nous*, qu'il était toujours dans une proximité morale de Dieu, non moins quand Il était sur la terre que quand Il était au ciel; qu'Il était toujours l'objet de la satisfaction, des délices et de l'amour du Père, que soit dans la crèche, soit dans la vie, soit sur la croix, Il était également, moralement parfait, aussi parfait qu'Il l'est maintenant dans le ciel, parfait dans toute ses expériences intérieures, parfait dans toutes ses voies extérieures; c'est pourquoi, à ce double égard, Il était tout à fait différent des autres hommes; qu'Il ne fut jamais comme ceux pour lesquels et avec lesquels Il souffrit; que toutes ses souffrances étaient comme Rédempteur; toutes à cause d'autrui, et pour leur salut. J'accepte joyeusement les doctrines du Credo des Apôtres, du Credo de Nicée et de celui d'Athanase, comme contenant les vérités pour lesquelles je désire vivre et mourir. »

(Newton). — Lettre à un ami de Cork. p. 20.

Je le répète, je laisse à M. Newton la responsabilité de ses écrits, mais sans accepter néanmoins chaque mot de ces extraits, je crois qu'ils prouvent abondamment qu'il serait difficile de prononcer que l'auteur est un blasphémateur et un hérétique.

Ne pensez cependant pas que je ferme les yeux au mal. M. Newton a publié certainement des choses qui doivent être flétries d'un blâme non équivoque.

L'extrait suivant, tiré de mon premier travail en 1838, et que j'ai supprimé *avec beaucoup d'autres extraits*¹ pour les motifs exprimés plus haut, vous montrera que j'ai lu attentivement les ouvrages de M. Newton.

« J'objecte au passage des observations, page 9, qu'on lit ainsi : « Il était exposé par exemple à cause de sa relation avec Adam à cette sentence de mort qui avait été prononcée sur toute la famille humaine. » J'accorde librement que cette phrase en elle-même frapperait péniblement les simples et à juste titre, et depuis que

¹ Page 46, paragraphe 3.

je l'ai rencontrée et marquée, je vois en lisant « Béthesda en septembre 1857 », que ce passage y est cité à la page 5, ainsi qu'un autre qui suit quelques lignes plus bas : « Il était exposé à cette malédiction et à la condamnation de l'homme.... »

Or, mes frères, j'avoue franchement et de tout mon cœur qu'aucun contexte NE PEUT JUSTIFIER de telles paroles. Je les rejette de toutes les forces de mon âme. Cependant, au point de vue de la *théologie* de l'auteur, un contexte qui *précède* et qui *suit* ces blâmables expressions peut en *modifier* le sens. Voici toute la phrase où se trouvent ces expressions. Page 9 des observations. « Il fut exposé, par exemple, à cause de sa relation avec Adam, à cette sentence de mort qui avait été prononcée contre la famille humaine. Relativement, il fut exposé à cette malédiction ; personnellement, il manifesta son droit d'en être libéré, ainsi que son droit à la vie ; en gardant cette loi dont il est dit : « fais cela et tu vivras. » Et s'il fut exposé à la condamnation de l'homme, ne fut-il pas aussi également exposé à toutes les pénalités *qui n'impliquaient pas le péché*¹ et qui étaient tombées sur Israël placé sous Sinai ? Je ne dis pas que toutes tombèrent de fait sur Lui. Quelques-unes de ces pénalités, Il les souffrit, sans souffrir les autres. Mais il ne fut pas maudit à cause de cela. Il était le fidèle serviteur, le bien aimé Fils, souffrant comme Jérémie, Daniel et Ezéchiel l'avaient fait auparavant, quoique plus faiblement, souffrant dis-je, à cause d'autrui. Elles vinrent sur Lui à cause de son association avec autrui. Il les souffrit à cause d'autrui pour notre bénédiction finale, pour la gloire de Dieu en Lui. »

Voilà le passage tout entier, et l'auteur de Béthesda en 1857 n'aurait pas dû séparer ces expressions du contexte, quelque blâmables qu'elles soient.

Certainement, M. Newton ne dit jamais que Christ a dû souffrir pour Lui-même, quelles que soient les erreurs ou les subtilités de cet écrivain au sujet de ses souffrances, subtilités dans lesquelles d'autres sont tombés, et qu'ils ont exprimées à peu près de la même manière que M. Newton.

Quant aux expressions grossières qu'on impute à M. Newton concernant la personne de Christ, et que ma plume ne veut pas reproduire, elles ne se trouvent pas dans ses écrits avoués, je n'en ai pas trouvé une seule.

Il est évident aussi que ce qu'on a imputé aux autres, avec tant d'acharnement, ne peut pas être imputé à M. Newton seul ; c'est l'école de Plymouth qui est plus ou moins coupable de ces exagé-

¹ C'est moi qui souligne.

rations. Je n'emploie pas le terme « école de Plymouth » dans un mauvais sens, je sais trop bien ce qui a été accordé de connaissance et de grâce à ceux qui ont suivi les enseignements provenant de cette source pour en parler en mal. Néanmoins ces enseignements sont devenus, au moins à l'heure qu'il est, « une école, » et je ne sais guère comment m'exprimer autrement. Un esprit de recherche, des recherches approfondies dans les Saintes Ecritures, et surtout la foi à l'action du Saint-Esprit dans l'église, la séparation du monde et l'amour de tous les frères, furent les causes de nombreuses bénédictions qui, grâces à Dieu, demeurent encore dans les assemblées des frères, quoique la première impulsion ait été, je ne dirais pas perdue, mais amoindrie par l'esprit de secte. Ajoutons que l'absence d'un gouvernement reconnu a donné libre carrière aux penseurs les plus hardis. L'autorité dans l'Eglise ne relevant que de Dieu et du St-Esprit, sans contrôle humain, et surtout sans le contrôle des épîtres à Timothée et à Tite, les subtilités, en fait de doctrine, n'ont pas manqué. C'est ce qui, à mon avis, explique pourquoi tant d'exagérations se sont manifestées à Plymouth et dans les assemblées qui ont suivi cette marche. Je ne disculpe pas M. Newton, je l'ai toujours dit, je blâme au plus haut degré ses subtilités, mais *est-il* le seul qui soit tombé dans ces écarts ? Vous en jugerez par vous-mêmes par les extraits suivants.

« Jésus fut ainsi baptisé. C'est par cet acte qu'il prit place avec le peuple. Le baptême de Jean était un baptême de repentance ; même comme homme, il était sans péché, mais il fallait s'identifier complètement avec la condition de son peuple. Le peuple juif, pour ne pas aller plus loin maintenant, était dans une condition qu'il fallait juger. Le van du Seigneur est dans sa main, mais avant de prendre la place de juge, il s'identifie avec le peuple qui doit être jugé. »

M. Darby. Paroles de vérité. N° 36, p. 357.

« Lui (Jésus) avait sur son âme le sentiment plein et entier de la condition dans laquelle l'homme était par son éloignement de Dieu, à cause du péché. Ainsi le poids de la séparation actuelle et positive où l'homme se trouve quant à Dieu fut sur son âme, *pendant ces quarante jours, dans le désert, précisément comme le poids de la colère fut sur Lui à la croix* ⁴. »

M. Darby. Paroles de vérité. vol. III, p. 364.

« Il faut qu'il entre (Jésus) véritablement dans les circonstances

⁴ C'est moi qui souligne dans ce qui précède.

de la condition de l'homme, dans la misère et dans la désolation dans lesquelles l'homme est comme errant, même comme s'étant éloigné de Dieu. Il ne peut pas prendre la place d'Adam au milieu des choses qui auraient soutenu son âme. C'est plutôt la place de Caïn, la place de l'éloignement de l'âme de Dieu, dans l'absence de toute puissance extérieure pour le soutenir. Il y avait en Lui la puissance de se soutenir, non pas dans le monde. »

M. Darby. Paroles de vérité. N° 36, p. 360.

Que dire de pareilles assertions, sinon que l'un et l'autre de ces docteurs sont tombés dans d'étranges subtilités. Mais qui osera dire que M. Newton seul est coupable de pareilles étrangetés. N'est-il pas frappant que celui qui a jugé son frère, ses frères sans miséricorde, soit tombé lui-même dans le même piège.

M. Darby a dit à M. Recordon, quand j'ai signalé ces extraits, en 1858, qu'il ne les signerait pas, ou pas tous.

Cependant, je pense qu'il a eu quelque connaissance de leur publication, et, dans tous les cas, les frères occupés de la rédaction des « Paroles de vérité, » ont admis ces extraits dans leur recueil pour l'édification de leurs lecteurs. M. Darby ne les a cependant pas niés publiquement, et, dans tous les cas, il faut appliquer la même règle à M. Newton qu'à M. Darby. Or, le premier se refuse, comme nous l'avons dit ailleurs, à être jugé par les notes publiées sans sa connaissance.

Nous ne voulons donc pas juger M. Darby d'après ces extraits, qu'il ne veut plus signer. Néanmoins, il m'a paru nécessaire de vous citer ce qui a été publié, afin de montrer que *si l'on jugeait les uns et les autres par la même mesure*, il faudrait proclamer M. Darby et les rédacteurs des « Paroles de vérité, » hérétiques. De plus, cela servira à donner une idée des pensées qui avaient cours non pas chez un seul, mais parmi le grand nombre parmi les adversaires de M. Newton aussi bien que chez ses amis. Il est assez remarquable que pendant que M. Darby écrivait cela à M. Recordon, il publiait en même temps les deux derniers extraits que je cite plus bas, car ils portent la même date.

Maintenant, voici ce que M. Darby a *publié lui-même et qu'il reconnaît comme sa doctrine sur ces sujets si sérieux*.

Les derniers extraits que je vais citer sont d'une date assez récente, et à Londres ils ont donné lieu à des débats sérieux parmi ses amis.

⁴ On m'a écrit de la Suisse que, dans sa seconde édition, M. Darby a changé son commentaire sur ce psaume, ou plutôt qu'il l'a modifié, mais que dans sa préface il maintient en plein cette doctrine.

Premier extrait.

« *Psaume 88.* La source profonde de toutes ces bénédictions, c'est que Christ, selon sa grâce immense, entre au plus profond de la misère de son peuple. Son âme passe par tout ce que le peuple avait mérité, et cela tel que Dieu l'envisage. Ce n'est pourtant précisément ici ni l'expiation, ni l'assujettissement à la colère due au péché, selon la nature du Dieu Eternel ; c'est plutôt, il me semble, la colère gouvernementale de Dieu, à laquelle, comme peuple, Israël était assujetti ; sous le poids de laquelle il se trouvait, mais dont il ne s'inquiétait guère, comme il ne s'en inquiète guère encore quoique extérieurement il en boive quelques gouttes amères. Mais l'âme de Jésus y entrait, selon toute la force de ce que cette colère était, de la part de Dieu, pour une âme qui la sentait, et qui la sentait comme Jésus pouvait la sentir. (Voyez Deut. XXXII, 22, 20. Lévitique XXVI, donne plutôt les souffrances extérieures.) Pur de toutes les choses qui ont amené ces souffrances, Christ ne regardait qu'à l'Eternel, ainsi que nous le voyons dans les psaumes ; mais il a porté sur son cœur la misère et les langueurs du peuple. » — *Etudes sur la Parole, tome II, deuxième partie, page 303, première édition.*

Si vous consultez *le renvoi* en Deutéronome indiqué par M. Darby, vous serez étonnés de voir qu'il enseigne ici très-clairement la doctrine de M. Newton, car M. Darby prend soin de nous dire que ce courroux de Dieu contre son Fils *n'est pas* cet abandon de Dieu que notre adorable Sauveur a enduré *sur le Calvaire*.

Mais voici ce qui est plus catégorique encore, et, de peur qu'on ne puisse chercher quelque échappatoire en disant que j'ai mal traduit, ou mal rendu la pensée de l'auteur, je donne l'anglais d'un côté avec ma traduction en regard.

Deuxième extrait.

Man may be looked at morally in three conditions : first, as a sinner under condemnation ; secondly, as a saint through grace, partaker of the divine nature and of the Holy Ghost as his force : and thirdly as suffering, though awakened, quickened, and upright in desire, under the exercises of a soul, learning when a sinner, the difference of good and evil under divine government in the presence of God, not fully known in

L'homme, moralement parlant, peut être considéré sous trois points de vue ; premièrement comme pécheur sous la condamnation ; secondement comme un saint par la grâce, participant à la nature divine, et ayant le Saint-Esprit pour force ; et troisièmement comme souffrant, tout en étant réveillé, vivifié et sincère quant aux désirs de l'âme, passant en même temps par les expériences d'une âme encore pécheresse qui ap-

grace and redemption, whose judgment of sin is before his eyes, exposed to all the advantage that Satan can take of him in such a state; such suffering, for example, as is seen in the case of Job, Christ has passed through all these kinds of sufferings; only the last of course as Himself a perfect being to learn it for others.

Bible Treasury 1858, p. 132.
— The sufferings of Christ.

prend la différence entre le bien et le mal, selon le gouvernement de Dieu, et dans sa présence; n'étant pas encore pleinement connu de Dieu en grâce et en salut, mais ayant le jugement du péché devant ses yeux. Exposé à tout l'avantage que Satan peut tirer d'un tel homme, des souffrances, par exemple, telles que celles de Job. Christ a passé par tous ces divers genres de souffrance, seulement il a passé par cette dernière espèce de souffrance, étant Lui-même un être parfait, l'apprenant pour autrui.

Bible Treasury, 1858, p. 132.
— Souffrances de Christ.

« On m'a demandé quelquefois, dit M. Newton, d'expliquer le passage à la page 26 de mes Observations, qui a été interprété comme si Christ avait des expériences propres aux inconvertis, pensée qui n'est jamais entrée dans mon esprit un seul moment de ma vie, et qui serait un blasphème. Mes traités ne peuvent certainement pas l'enseigner, car presque chaque page déborde d'assertions contraires. »

Lettre sur des sujets relatifs à l'humanité du Seigneur. P. 37, note.

Certainement, si l'on avait pu tirer cette conclusion des ouvrages de M. Newton, on pourrait la tirer de l'extrait ci-dessus des ouvrages de M. Darby. Evidemment, l'un et l'autre n'admettraient pas la conclusion, pas plus M. Darby que M. Newton; mais alors jugez l'un et l'autre par la même mesure. Le double poids et la double mesure sont tous les deux en abomination à l'Eternel. De telle mesure que vous mesurerez, on vous mesurera réciproquement.

Troisième extrait.

In the sufferings of Christ about our sin He was entirely alone; but there is another kind of suffering which Christ went through, of which we cannot say that we suffer with him, but in which He can sympathise with us; and that is in the close

Quant aux souffrances de Christ au sujet de notre péché, il était entièrement seul; mais il y a un autre genre de souffrances par lesquelles Christ a passé, dont nous ne pouvons pas dire que nous souffrions avec Lui, mais dans lequel Il

of His life. The special character of that, though not exclusive, was the suffering of the Jewish remnant in the last days. They are under law; they do not know what it is to be reconciled to God, but they come in the most awful conflict with Satan, Antichrist and all the terrors of that day. They will be under the sufferings which come from the full letting loose of the power of Satan upon them; without the knowledge of God's favour resting upon them.

That is any thing but suffering with Christ; but still they have the sympathy of Christ. Christ has gone through that too. When things were entirely changed in His whole position (not yet as drinking the cup from God.) but when He comes and has Satan's power let loose upon Him (and there He can look forward to wrath) He was going through all that darkness which the power of Satan could bring upon Him with the wrath of God staring Him in the face.

peut sympathiser avec nous, et on trouve ce genre de souffrance vers la fin de sa vie.

Le caractère spécial de cette souffrance, quoique pas exclusivement, c'est la souffrance du résidu juif dans les derniers jours. Ils sont sous la loi; ils ne savent pas ce que c'est que d'être réconciliés avec Dieu, mais ils entrent dans la plus terrible de toutes les luttes avec Satan, avec l'Antichrist et avec toutes les terreurs de ces jours. Ils éprouveront les douleurs qui proviendront de ce que Satan se jettera sur eux avec la plénitude de sa puissance; et cela sans qu'ils puissent jouir de la connaissance de la faveur de Dieu reposant sur eux. Ce sera toute autre chose que de souffrir avec Christ, cependant ils auront toute la sympathie de Christ. Christ a passé par tout cela aussi. C'est quand la position tout entière de Christ eut complètement changé (cependant il ne buvait pas encore la coupe de la main de Dieu), mais quand Il vint et que Satan se jeta sur Lui, avec la plénitude de sa puissance (et là Il pouvait anticiper la colère), ce fut alors, dis-je, qu'Il passa par toutes ces ténèbres que la puissance de Satan pouvait amener sur Lui avec la colère de Dieu en face de Lui.

Bible Treasury, pages 157 et 158. — On the word of God and the Priesthood of Christ.

NB. Dans une note ajoutée dans la réimpression « des Souffrances de Christ, » M. Darby dit qu'il n'a pas envoyé l'article au Bible Treasury, d'où ce troisième extrait est tiré. Mais il dit : ce sont des notes d'une méditation à Bridgewater; il se peut que je les aie corrigées, je ne m'en souviens pas. Il déclare que la vérité qu'on y attaque est bonne, et qu'il serait utile de réimprimer l'article en question, que par conséquent il l'a réimprimé à part. Enfin, il indique la source où on peut se le procurer. Il est donc certain qu'il en approuve la doctrine.

Il me répugne de placer devant les enfants de Dieu, un examen approfondi des deux systèmes de M. Newton et de M. Darby. Je ne puis pas, je ne veux pas vous occuper plus longuement de telles choses. Il suffira que j'ajoute l'appréciation suivante qu'un frère anglais fait des systèmes de ces deux docteurs.

« On verra que M. Darby, *venant après M. Newton*, n'est pas précisément tombé dans la même ornière, mais il est frappant d'observer, et cela sans contredit, de quelle manière il s'en est approché. Ainsi il parle de Christ passant par « des souffrances vivantes » (p. 17), il parle de « terreurs » — d'être « sous la colère gouvernementale de Dieu sur la nation ; » « sans la connaissance de la faveur de Dieu. » Comme aussi il nous parle « *de Christ frappé de Dieu*, » p. 36, et cela non pas pour expier nos péchés, ou pour occuper notre place devant Dieu (vicariously), c'est-à-dire comme notre substitut (ce sont presque les propres termes employés par M. Newton). M. Newton avait supposé cette demande : « *Quand ces souffrances vinrent-elles sur l'âme de Jésus ?* » et il avait répondu : « Probablement, » à l'époque où Luc dit de lui qu'il croissait en sagesse et en stature — et avant son baptême par Jean. M. D. nous parle de certaines souffrances, comme étant un changement complet dans la position entière de Christ « avant de boire la coupe. » Il nous dit que « peu importe, combien de temps avant, » mais « à la fin de sa vie. » Il parle de ces souffrances comme provenant de « la puissance de Satan, à laquelle pleine liberté avait été donnée contre Lui, » « avec la colère de Dieu en face de Lui. » (the wrath of God staring Him in the face.) Est-ce que je cite mal les paroles de M. Darby en quoi que ce soit ? sans doute, il y a des points de divergence entre sa doctrine et celle de M. Newton. Par exemple : Christ était-Il Lui-même assujéti à ces « douleurs, » en tant que né Juif ? ou y est-Il entré en grâce ? Peut-être en cela, leurs pensées « se renverseraient-elles mutuellement ; » mais ils sont d'accord en enseignant que Christ avait ces expériences. On ne pensait guère que c'était là toute la différence entre ces deux docteurs. Tous les deux conservent la pensée pieuse que Christ prit *volontairement* sur Lui tout ce qu'Il souffrit. M. N. *imagine* une famille exilée, à laquelle on se joint dans le but de partager et leur exil et leur douleur, tandis que M. D. *imagine* un fils emprisonné, à qui sa mère se joint pour participer à ses liens. Je m'estime heureux en rejetant l'une et l'autre de ces imaginations ; celle de M. D. pour la même raison que j'ai rejeté, il y a longtemps, celle de M. N., parce qu'elles *ajoutent quelque chose à l'Écriture*. » — Notice of a recent doctrine among certain brethren, pages 9, 40.

Et maintenant, mes frères, ne pensez pas que je désire jeter parmi vous une nouvelle pomme de discorde en vous faisant connaître ces tristes extraits de la plume de M. Darby. Certainement je les aurais gardés sous silence, s'il n'y avait pas une nécessité de démontrer la vérité des choses et d'éclairer, si cela est possible, tant de brebis du Seigneur égarées par un faux zèle ou angoissées au sujet de ces tristes divisions. La parole du Seigneur s'est accomplie, « ne jugez pas, afin que vous ne soyez point jugés. » Qui aurait pensé que M. Darby vous aurait conduits au bord de ce précipice, dont vous avez voulu vous préserver, en excluant de la communion de l'église des milliers d'enfants de Dieu qui n'ont jamais touché ces doctrines ni de près ni de loin? M. D. dit que sa doctrine sur ces points est tout l'opposé de celle de M. N. Il aurait de la peine à le prouver, excepté à des partisans. *La seule* différence, si différence il y a, c'est que M. N. dit que Christ accepta cette position en revêtant notre humanité, tandis que M. D. dit qu'il y entra en grâce plus tard. Mais M. Newton déclare lui aussi que ce fut en grâce et pour autrui que Christ accepta cette position du commencement à la fin de sa vie, et maintient très-expressément, dans l'extrait déjà cité, « ce qui était dû personnellement à Christ, » que le Seigneur Jésus est demeuré dans cette position de souffrance volontairement, et que toutes ces souffrances ont été *pour nous et pour la gloire de Dieu*. Il n'y a donc pas de différence réelle entre les enseignements de M. N. et ceux de M. D., voilà où en est la question de la doctrine.

Il est donc évident, quelle que soit la gravité de ces enseignements, que je ne nommerais pas M. Darby hérétique; pas plus que M. Newton. De plus, loin de moi la pensée de découvrir les manquements de mon frère. Je crains Dieu, j'aime mon frère. Ce sont des enfants d'Edom qui ont dit en la journée de Jérusalem : » Découvrez, découvrez jusqu'à ses fondements. » Ps. 137, v. 7. Abdias, v. 10, 14. Non, mes frères, un membre de Christ, un frère, et surtout celui avec lequel on allait à la maison de Dieu ensemble, dans une douce communion chrétienne, doit être honorable à mes yeux et cher à mon cœur.

Et que vous dirai-je de M. Newton, sinon que s'il est à Christ, comme je n'en doute pas, nous avons aussi un devoir à remplir envers Lui : que Dieu nous l'enseigne ce devoir. Pour ce qui me concerne, je ne l'ai jamais entendu prêcher, je ne soutiens pas de relations avec lui. Il agit en dehors des frères et on dit qu'il a été béni et qu'il continue de l'être pour un grand nombre d'âmes. Matamoros, ce cher prisonnier du Seigneur, en Espagne, a ré-

*

celement rendu un témoignage public au bien que M. Newton et le docteur Tregelles lui ont fait. Ce trait est raconté dans la biographie publiée par M. Green.

Il y a longtemps que les traités de M. Newton ont été brûlés, il ne s'occupe plus de ces ambiguïtés.

J'ajoute une copie de ma lettre à l'assemblée de Lavigny, au sujet de la doctrine. Elle vous fera connaître en même temps quelques détails relatifs à la seule visite que j'aie jamais faite à M. Newton.

A Monsieur Chollet et par lui à l'assemblée de Lavigny.

Cannes, Var, France, le 4 juin 1859.

Mon cher frère,

Notre frère, M. Bettex, vient de m'écrire des vallées du Piémont quelques mots au sujet des scrupules qu'auraient les frères de Lavigny, pour soutenir des rapports avec moi, à cause de l'opinion que j'ai exprimée au sujet des doctrines de M. Newton. De plus, M. Bettex m'a fait connaître votre désir de savoir si jamais j'ai eu des différends personnels avec notre frère M. Darby.

Je viens donc, cher frère, vous répondre au sujet de ces défiances à mon égard, et aussi à l'égard de cette demande concernant mes rapports avec frère Darby.

Je commencerai par cette dernière question, et je puis vous déclarer solennellement *que je n'ai jamais en un différend personnel avec M. Darby, aucune querelle n'a jamais eu lieu entre lui et moi, et par conséquent aucune rancune n'a jamais eu lieu dans mon cœur envers lui.* Je le dis devant Dieu, je ne mens pas. Je crois devoir vous répondre à cette question d'une manière aussi solennelle, parce que dans cette affaire de discipline on ne cesse d'accumuler des accusations contre plusieurs frères et de leur imputer des motifs qui n'ont jamais existé; et cela, malgré les dénégations réitérées de ces frères. L'apôtre Paul nous montre dans le IX^e aux Romains, que certaines graves et rares occasions demandent que l'on sorte du simple oui! oui! non! non! Je juge qu'une question qui touche la communion des saints est de cette gravité.

Au contraire, j'ai toujours eu la plus grande estime et la plus grande affection pour ce cher frère, et le Seigneur manifestera cette pensée *de mon cœur* dans son jour. Comme aussi Il manifestera *que c'est avec une sincère et extrême répugnance* que j'ai demandé à mes frères si l'on ne s'était pas départi de la simplicité de la foi en matière de discipline.

J'aurais trouvé mille raisons pour rester dans l'ombre, et mon cœur les aurait toutes agréées, car la connaissance de mes infirmités, le souvenir d'une épreuve spirituelle par laquelle je venais de passer, la réalité et la douceur de mes liens avec les frères en Suisse, un caractère naturellement timide, et même mes propres intérêts pécuniaires, si j'y avais pensé un seul instant, toutes ces choses, dis-je, et d'autres encore m'auraient poussé à rester parfaitement tranquille, si ce n'avait pas été une question de la dernière gravité pour moi, savoir la réjection ou la réception de Christ dans ses membres.

J'ai même fait part de cette répugnance à M. Darby, j'ai la copie d'une lettre dans laquelle je le lui écrivais.

Pardonnez-moi, cher frère, si je vous parle ainsi en détail de moi-même, mais il convient que je réponde explicitement à votre demande; ce sont des points où l'on m'a imputé fausement de mauvais motifs. A l'heure qu'il est, je me souviens avec affection, avec une sainte affection, des excellentes choses que j'ai entendues et vues chez notre frère M. Darby, ainsi que chez d'autres chers frères qui, en Suisse, se sont constitués nos adversaires. M. Darby lui-même a dit (je crois à frère de Meuron) que je l'avais justifié en Suisse, au sujet d'un bruit malveillant que quelques-uns faisaient répandre sur son compte, et c'était vrai, que j'en avais agi ainsi.

J'en viens maintenant à la question plus grave des doctrines de M. Newton et de vos scrupules à mon égard, par rapport à ces doctrines.

Je commencerai, cher frère, par vous prier de lire attentivement ce que j'ai dit à ce sujet, pages 19-21 inclusivement de la brochure que j'ai publiée¹. Je pense bien que vous avez cette brochure, mais de peur que vous ne l'ayez pas sous la main, je vous en envoie une copie par la poste en même temps que cette lettre. Il me semble qu'il est impossible de s'exprimer plus clairement. Considérez attentivement le motif n° 2 que je donne pour ne pas publier les extraits que j'avais faits de M. Newton. Or je le répète, je parle devant mon Dieu, mon cher frère. Il n'y a eu ni plan préconçu, ni mauvais motifs, ni fraude, ni complot de la part des autres, et comme je le dis à la fin de mon post-scriptum, p. 20, ce fut en réalisant notre devoir comme conducteurs que nous dûmes prendre connaissance des traités de M. Newton.

Ayant donc dû lire les traités en question, il est évident que

¹ J'ai reproduit cet extrait de ma première brochure dans ce traité, p. 45, 46.

j'ai une opinion, un jugement sur ces traités, cela ne peut pas être autrement. Que je juge justement ou sainement, c'est une autre question, mais si vous lisez mon motif n° 2, p. 19, vous verrez que « je n'impose M. Newton à aucune église, » « et surtout en vue des divers jugements portés sur ses écrits. »

J'ai donc égard à la diversité des jugements. Lisez encore au paragraphe 2, page 20.

» Quant aux erreurs imputées, je les abhorre. M. Newton en est-il coupable? *c'est ce que je laisse à Dieu de manifester*, quoi que j'aie exprimé mon opinion. »

« *Mais la question de la discipline établie parmi nous est complètement différente de celle-ci, et je vous prie d'y prendre garde.* »

Vous voyez donc, cher frère, que je sépare les deux questions ; c'est au sujet de *cette dernière* que je me suis prononcé avec énergie depuis maintenant plus de deux ans et demi. Quant à la question de M. Newton, je crois que le Seigneur lui-même montrera ce qui en est, et j'admets bien que, quel que soit mon jugement personnel, il y a des difficultés auxquelles il faut avoir égard, jusqu'à ce que le chemin soit aplani.

Le système par lequel des assemblées tout entières sont frappées d'excommunication, à cause d'une diversité d'opinion, est toute autre chose que le cas de M. Newton.

Du reste j'ai admis cette différence dans ma lettre à frère Grand, quand j'ai dit : « ce serait là mon propre jugement,..... toutefois j'espère que le Seigneur donnera *un sentiment commun* à cet égard. » Je cite textuellement de ma lettre à frère Grand, dont j'ai la copie par devers moi.

Maintenant un mot de plus concernant les divers jugements portés sur les écrits de M. Newton. Cette diversité est bien grande. M. Darby et d'autres frères les condamnent. A côté d'eux il y a un grand nombre de personnes, parmi les frères, qui n'y trouvent que de la confusion. Je sais ceci pour sûr. Des chrétiens bien connus *en dehors des frères*, des docteurs dans l'église, en Angleterre et sur le continent, ont cru voir les tendances d'un esprit spéculatif et non pas de l'hérésie. Je pourrais vous citer des noms bien connus pour leur piété et pour leur connaissance de la Parole....

Les frères de Nice ont lu les passages *les plus incriminés*, car à leur désir, je les ai traduits pour eux. Notre opinion est la même, mais la question n'est pas là, la voici : M. Darby et ceux qui sont avec lui auraient-ils nécessairement raison? Je conviens

qu'en général les assemblées ont raison d'honorer son jugement, et je n'ai aucun désir de placer mon nom en opposition au sien, ni même à côté du sien, il y a des choses meilleures pour mon cœur, *par la grâce de Dieu, que l'ambition*; chacun à la place que le Seigneur lui donne. D'ailleurs on est serviteur, il faut penser au Maître, à notre bon Maître, et non pas à soi. Mais je demande, au nom de la droiture et de la sainteté qui doivent régner dans la maison de Dieu, si l'expression d'un jugement contraire à celui de M. Darby est une occasion légitime de séparation à la table du Seigneur? J'ai vraiment honte de la servilité de quelques-uns, hélas! d'un si grand nombre. Toutefois je sais fort bien qu'il y en a un plus grand nombre encore qui croient réellement que nous n'avons aucun égard à la gloire du Seigneur. Je le leur pardonne de tout mon cœur. Je respecte dans ce cas leurs craintes.

Ceci m'amène à un point *qui a de l'importance pour vous et je le comprends*. Vous me demandez: « Que croyez-vous vous-même concernant la personne et l'œuvre du Seigneur Jésus? Quelle est votre foi? »

Vous répondez :

1° Qu'à cet égard ma foi n'a subi aucun changement, c'est quelque chose, mais c'est négatif. Toutefois je puis vous dire hardiment que tel que vous m'avez connu, tel je suis aujourd'hui; mais....

2° Mais ma foi s'exprimerait ainsi, cher frère :

« Jésus a été tenté en toutes choses comme nous, *excepté le péché*. » Hébreux, ch. IV, v. 15.

Les mots « *excepté le péché*, » concernent autant les sentiments et les affections intérieurs que la conduite au dehors Satan, en tentant Jésus, n'a jamais rien trouvé en Lui. « Il n'a rien en moi. » Jean ch. XIV, v. 30.

« Tu m'exauces *toujours*. » Jean ch. XI, v. 42.

« Le Père ne m'a point laissé seul, parce que *je fais toujours* » ce qui lui est agréable. » Jean ch. VIII, v. 29.

« C'est ici *mon Fils bien aimé* en qui j'ai pris mon bon plaisir, » écoutez-le. » Matthieu, ch. XVII, v. 5.

« Qui étant en forme de Dieu n'a point estimé usurpation d'être » égal à Dieu, mais s'est anéanti en prenant une forme de serviteur, ayant été fait à la ressemblance des hommes; et étant » trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé, étant devenu » obéissant jusqu'à la mort, même à la mort de la croix. » Phil. ch. II, v. 6-8.

« La plénitude de la Divinité habite corporellement en Lui. » Coloss. ch. II, v. 9.

« Ce n'est pas par des choses corruptibles, par de l'argent ou » de l'or que vous avez été rachetés de la vaine conduite qui vous » avait été transmise par vos pères, mais par un sang précieux, » comme d'un Agneau sans défaut et sans tache, Christ. » 1 Pierre ch. I, v. 18-19.

« Il a mis son âme en oblation pour le péché. » Esaïe ch. LIII, v. 10.

« Il a été fait péché à notre place. » 1 Corinth. ch. V, v. 21.

« Personne ne m'ôte la vie, je la laisse de moi-même, j'ai la » puissance de la laisser, j'ai la puissance de la reprendre. » Jean ch. X, v. 18.

« Vous avez renié le saint et le juste et vous avez demandé » qu'on vous accordât un meurtrier, et vous avez mis à mort le » prince de la vie. » Actes ch. III, v. 14-15.

« Ayant été livré par le conseil déterminé et par la préconnaissance de Dieu, vous l'avez pris, vous l'avez tué, l'ayant cloué » par des mains iniques. Dieu l'a ressuscité ayant délié les douleurs de la mort, *parce qu'il n'était pas possible* qu'il fût retenu » par elles. » Actes ch. II, v. 23-24.

« Tu ne permettras pas que ton saint sente la corruption. » Ps. XVI, v. 10.

Ces passages, mon cher frère, que le Seigneur présente à mon esprit dans ce moment, sont l'expression réfléchie de ma foi et de mon cœur, et c'est sans arrière-pensée que j'y donne tout mon assentiment, et j'y attache le sens que l'église y a attaché à travers les siècles, le sens que, à l'heure qu'il est, vous y attachez vous-même, et nul autre sens. Je ne souffrirais pas que d'autres les reniasent. Du reste je répondrai à des questions quelconques que l'on m'adressera à ce sujet avec joie, car la perfection de Jésus est toute mon espérance et tout mon bonheur.

Il ne me reste qu'à vous donner quelques explications sur les motifs de ma visite à M. Newton.

Ce ne fut qu'au moment de quitter l'Angleterre que je fis une visite à M. Newton, visite que je fis précéder de l'envoi de ma brochure. afin qu'il connût le jugement que je porte sur ses écrits, jugement contenu dans le post-scriptum de ma brochure, pages 19-21. Etant en Angleterre, je désirais profiter de l'occasion pour le voir, pour le questionner sur certains points, et l'engager à faire quelque chose en vue de la prospérité et de la paix des enfants de Dieu. Entr'autres paroles, en voici une que je lui adressai : « J'espère M. Newton que vous ferez tout ce qui dépend de vous pour ôter des difficultés du chemin des brebis de Jésus, où

qu'elles se trouvent. » De plus je l'engageai à retirer ses traités. Il me répondit que de fait ils étaient retirés ; qu'il en existait à peine, sauf dans les mains de ses adversaires ; que, son intention n'était pas de les publier de nouveau, que lui-même il y trouvait, non pas des erreurs, mais des choses confuses et mal exprimées. Mais il me dit aussi qu'il n'aurait toutefois pas pu les retirer d'une manière plus formelle, sachant avec quels adversaires il avait à faire, et qu'on considérerait cela comme une déclaration que ses écrits contenaient de l'hérésie.

Quant à une nouvelle confession de foi, il en appelait à deux autres brochures qu'il venait de publier, l'une intitulée « Le témoignage des anciens écrivains, concernant la personne de notre Seigneur ; » l'autre « Christ souffrant à notre place. » Il désire qu'on considère la doctrine contenue dans ces deux brochures comme exprimant sa foi. Je les ai lues depuis mon retour d'Angleterre.... et j'en suis satisfait ; la confusion de ses premiers traités a, en effet, disparu.

Déjà les confessions de foi renfermées dans ses premières brochures, et que cette controverse avait fait naître, sont tellement claires que, si je ne vous disais pas qu'elles sont de M. Newton, vous diriez c'est excellent. Ses adversaires disent qu'elles ne contiennent pas ses pensées intimes. Voyez, « Affaire de Plymouth et de Béthesda. »

Pour ma part, je crois devoir laisser les intentions du cœur à Celui qui seul peut sonder les cœurs et les reins. Je sais dans quel boubier la prétention de la part de l'homme de vouloir juger les cœurs nous a plongés. L'église a affaire avec la confession de la bouche et la conduite qui l'accompagne. Mais mon intention n'est pas de vous donner des preuves de la vérité de ce que j'affirme quant à ces confessions de foi, quoique je sois à même de le faire. Vous m'avez demandé, par M. Bettex, quel était le but de ma visite à M. Newton, je vous le communique, ainsi que le résultat de cette visite.

Et maintenant, mon cher frère, permettez-moi de vous dire en terminant que je n'ai rien à cacher, ni aux églises, ni au Seigneur dans cette affaire. Il m'a enseigné par sa grâce la droiture dans le cœur, et que sa grâce purifie nos cœurs de fraude en sa présence, nous rendant capables d'être devant Lui, avec une bonne conscience.

A la longue, ni le bien ni le mal ne peuvent se cacher, c'est pourquoi il faut craindre Dieu et se confier en Lui. 1 Tim. ch. V, v. 24-28, nous donne cette pleine assurance, comme aussi cette

parole du Sauveur : « Il n'y a rien de caché qui ne vienne en lumière. »

Si nous faisons le bien par sa grâce, cela sera amené à la lumière en temps convenable. Cela donne une grande sérénité à l'âme au milieu de tant d'accusations et d'une telle confusion. Mais cherchons plutôt à voir le bien que le mal chez ceux qui nous persécutent. Présentez, s'il vous plait, mes salutations affectueuses et fraternelles à votre épouse, ainsi qu'à toute la famille. Ne m'oubliez pas non plus auprès du frère Aubert, à qui j'envoie l'expression de mon affection en Christ.

Votre dévoué et affectionné en Jésus-Christ.

Signé : D. E.

Je laisse maintenant à vos propres consciences et à votre cœur chrétien de tirer les conclusions pratiques qui résultent de tous ces faits. Ou plutôt, ma prière sera à Celui qui incline les cœurs comme des ruisseaux d'eau à tout ce qu'Il veut.

Que le Seigneur nous réédifie et nous réunisse en Lui pour sa gloire ! C'est le vœu de votre affectionné en Jésus.

D. ESPENETT.

Cannes, le 29 mai 1863.

N. B. — Il est bon que le lecteur sache que mes citations des ouvrages de M. Newton sont tirées des quatre brochures *incriminées* de M. Newton et publiées en 1847-1850.

Les deux autres brochures dont je parle dans ma lettre à l'assemblée de Lavigny sont du millésime 1858, *je n'ai jamais fait aucune citation de ces brochures-là.*

P. S. — Depuis que les lignes précédentes ont été écrites, certaines personnes ont répandu le bruit, en Suisse et ailleurs, que j'aurais proféré plusieurs expressions semblables à celles qu'on impute à M. Craik, en Angleterre. Le fait est que non-seulement je n'ai jamais employé de telles expressions concernant l'humanité du Seigneur Jésus, mais je n'ai pas même voulu répondre à des questions indignes de la véritable gloire du Seigneur Jésus. *Elles sont plus qu'oiseuses, elles sont condamnables.* On m'a fait un crime de ce que je n'ai pas voulu y répondre, quoique j'aie toujours déclaré en même temps que je rendrais raison de ma foi concernant l'humanité de Christ.

Il m'est arrivé qu'étant questionné sur ce dernier point, et que quand j'ai cité des textes des saintes Ecritures, on a tiré des conséquences de ces textes de la Parole de Dieu, *que je rejette de toutes les forces de mon âme,* et j'ai protesté dans le moment même contre un tel abus de mes paroles.

Le fait est que si l'œil est mal disposé, et si les choses continuent à marcher comme c'est le cas actuellement, il sera bientôt impossible de s'entretenir ensemble de la foi qui nous est commune. Mais l'Eternel déclare qu'Il se vengera de tous ceux qui rendent un homme pécheur pour une parole¹. Voici ce que j'ai écrit à un frère qui me faisait part de cette accusation : « Il ne me serait » JAMAIS venu à l'esprit, beaucoup moins *au cœur*, de demander : » Si le Seigneur marchant sur les eaux, se fut enfoncé, serait-il » mort ? » Supposer une telle chose quand Il a voulu montrer sa » gloire, est à mes yeux une horreur *et indigne d'un chrétien.* » Poignard, poison ou eau, je répugne MÊME A DE PAREILLES PENSÉES, je les rejette entièrement.

» Le Seigneur permettra peut-être que je passe par les accusations calomniatrices de..... pour un temps, mais IL sait que mes » paroles ont été gardées et que la source d'où elles procèdent n'a » jamais été infectée d'aucune des pensées qu'il m'impute. »

Ceux qui croient être zélés pour la gloire du Seigneur en faisant de pareilles demandes, feraient bien de prendre garde à cette Ecriture : « Sanctifiez l'Eternel dans vos cœurs ; » et à cette demande de l'Oraison dominicale : « Que ton nom soit sanctifié. »

Si j'ai repris la plume pour faire allusion à ces choses, c'est dans

¹ Esaïe XXIX, 20, 21.

le but d'ôter toute pierre d'achoppement du chemin des plus petits des enfants de Dieu.

C'est aussi à la demande d'un frère dont j'honore le jugement que j'écris ces lignes, car ce n'est pas volontiers que je m'occupe de tels sujets, même pour y répondre. Prenons garde, mes frères, quand il s'agit du mystère de la piété qui est grand — Dieu manifesté en chair. C'est l'adoration qui convient et non pas la spéculation. « Déchausse tes souliers de tes pieds, car le lieu où tu es arrêté est une terre sainte. »

Vevey, le 8 octobre 1863.

D. ESPENETT.



ERRATA

On est prié de corriger immédiatement les fautes suivantes :

- Page 17, ligne 15, être en *lisez* en être.
- » 18, » 20. FELTH *lisez* FELTHAM.
 - » 18, » 31, qu'ils sont *lisez* que s'ils sont.
 - » 33, » 21, (any thing) *lisez* any thing.
 - » 36, » 5. Oter le chiffre I pour le remettre au commencement de la 6^e ligne.
 - » 37, » 26. Supprimer les mots suivants : *d'où M. Darby m'écrivait.*
 - » 46, » 37, « la remarque que j'avais *lisez* la remarque que « j'avais.
 - » 47, » 33, « introduction aux observations » *lisez* introduction aux « Observations. »
 - » 48, » 20, 21, l'HEURE en lettres romaines *lisez* l'HEURE.
 - » 52, La note appartient à la page suivante.
 - » 56, » 43, brethern *lisez* brethren.
 - » 57, » 38, Lui *lisez* lui.
 - » 66, » 33, frèree *lisez* frère.
-

卷一